This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

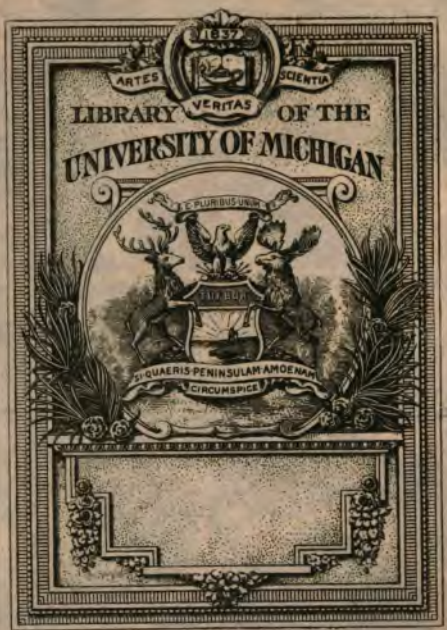
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

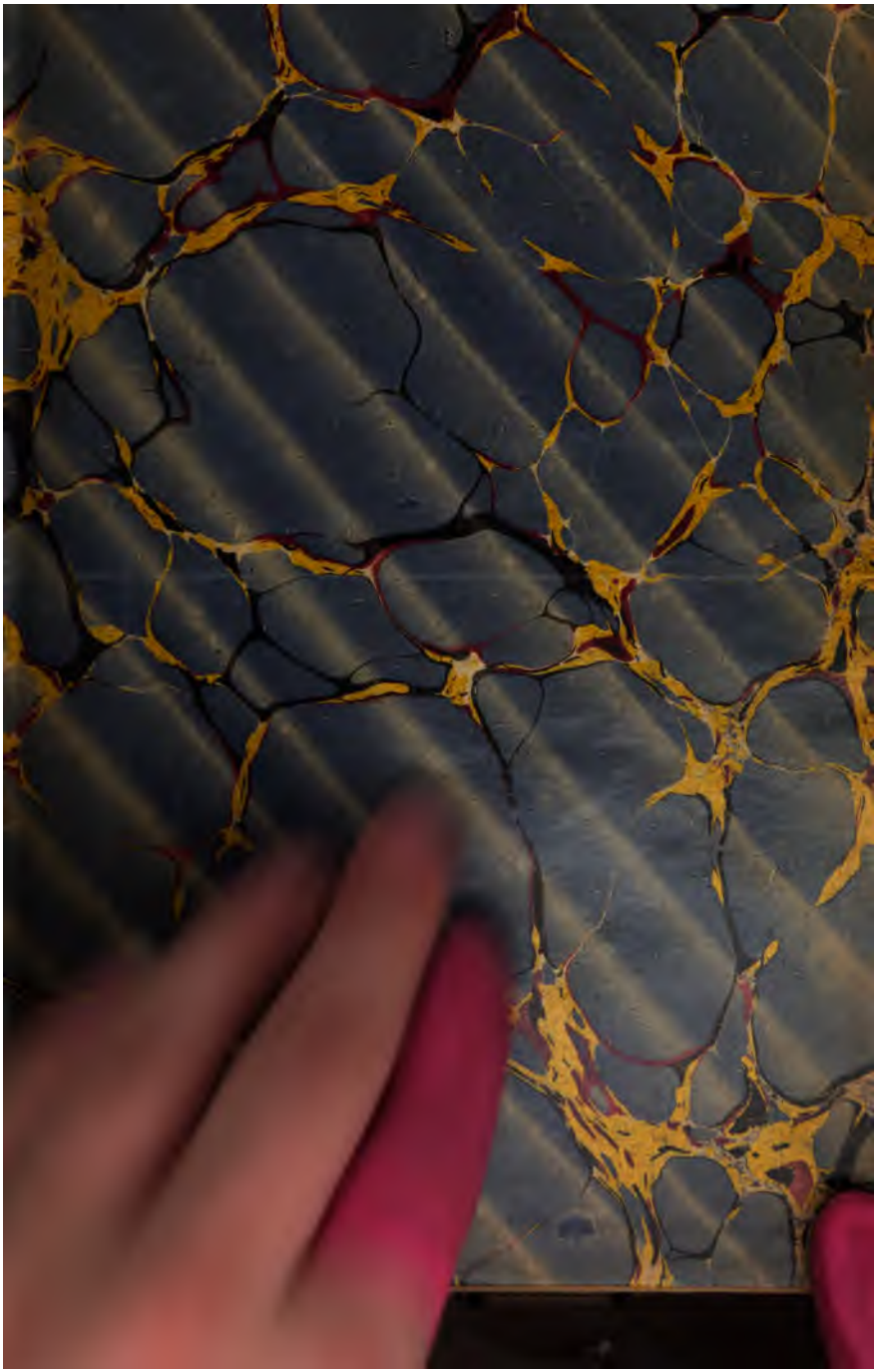
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 3 9015
Univers


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



BJ
1059
T46
1905

BIBLIOTHÈQUE
DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

MORALE
ET
ÉDUCATION

PAR

P.-FÉLIX THOMAS

Docteur ès lettres
Professeur de philosophie au lycée de Versailles

DEUXIÈME ÉDITION, REVUE

PARIS
FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1905

MORALE

ET

ÉDUCATION

combattaient pour la couleur d'un bouclier dont chacun ne voyait qu'une face et qui n'avaient ni la curiosité, ni la sagesse, pour se renseigner d'abord, avant de prendre les armes, de passer un instant dans le camp ennemi [1]. — Ne pourrions-nous en dire autant, aujourd'hui, des moralistes et des savants dont les bruyantes querelles ont égayé, non sans raison, les dilettantes moqueurs, empressés à marquer les coups? Ne semble-t-il pas, en effet, en entendant quelques-uns d'entre eux, que la science seule, ou la morale seule, aient jusqu'ici contribué au progrès et à l'amélioration de l'humanité? — De part et d'autre, même formule : « Hors de nos rangs, point de salut »; de part et d'autre, par

1. H. Spencer : *Les premiers principes* (trad. franç., Paris, F. Alcan).

2. Il est juste de reconnaître que les savants, sur ce point, l'ont emporté de beaucoup sur leurs adversaires; que l'on en juge plutôt par ces lignes de l'un d'eux : « Ceux qui restent au dehors à nous regarder faire, *spiritualistes*, *bourgeois décadents*, *mystiques*, et autres esthètes fin de siècle, incapables par hérédité ou par éducation de comprendre le nouvel état de choses qui s'établit et d'en déduire les conséquences; ceux que leurs intérêts de caste rattachent à des périodes antérieures de l'humanité, tous les arriérés et les dégénérés peuvent blasphémer contre la science et nier le progrès : la sélection naturelle et la marée montante du socialisme, auront tôt fait de nous débarrasser de ces vestiges du passé, et d'assainir le sol où doivent évoluer les nouvelles formes de l'avenir! »

conséquent, même intolérance et même illusion. — Nous voudrions donc, pour un instant, conduire les adversaires dans le camp de leur ennemi, comme le demandait Spencer, et leur montrer que si, d'un côté, les couleurs de leurs boucliers diffèrent, de l'autre ces boucliers se ressemblent et portent la même devise.

*
* *

Quand nous pénétrons dans le camp de la science, ce qui nous frappe bien vite c'est que ses procédés d'investigation, les résultats qu'elle obtient, les qualités d'esprit qu'elle développe, peuvent servir à l'accroissement de la moralité non moins qu'au triomphe de la vérité, et que, sans elle, il est impossible de rien édifier qui soit durable. — Qui ne s'est jamais plié à sa discipline sévère, et n'a pratiqué, au moins quelque temps, ses méthodes lentes, sûres, rigoureuses, ne connaîtra jamais le prix du vrai savoir, ni cet amour profond, auxiliaire de l'amour du bien, qu'il inspire à tous ceux qui l'ont conquis de haute lutte. De même, celui qui ne s'est point initié à ses travaux chaque jour plus féconds,

ne saurait se faire de son devoir et de son rôle dans le monde qu'une idée vague et confuse. Comment, en effet, découvrir ce que nous devons être, si nous ne savons, d'abord, ce que nous sommes? L'idéal de l'homme ne peut être que l'homme idéalisé, et cet idéal, seule la connaissance précise de l'homme réel nous permet de le dégager.

En second lieu, comme nous ne vivons point isolés et que des liens étroits nous rattachent à tout ce qui nous entoure, ces liens, nul de nous ne les doit ignorer s'il veut pouvoir se tracer une règle sûre de conduite. Pour celui qui a bien compris, par exemple, la grande loi de la solidarité que la science a mise en lumière, qui a pu se convaincre, grâce à ses leçons, de cette vérité trop longtemps méconnue : que l'homme pris en lui-même, et abstraction faite de tout ce qu'il doit à la société, n'est que bien peu de chose; que la meilleure partie des qualités dont nous sommes fiers nous vient de nos ancêtres et des milieux où nous avons grandi; que, seuls, nous n'aurions pu rien inventer de ce qui embellit la vie et contribue à la rendre digne d'être vécue; combien, pour celui-là, le devoir d'aider ses semblables paraîtra plus impérieux;

l'individualisme à outrance, plus antisocial; l'égoïsme qui l'accompagne toujours, plus puéril et plus dangereux! — Donc, au point de vue individuel et au point de vue social qui, d'ailleurs, sont inséparables, la science a une valeur moralisatrice indéniable.

La science est encore moralisatrice, car elle combat les deux plus grandes causes de nos discordes et de nos haines : l'ignorance et la misère. En éclairant les hommes et en substituant à l'antique et puérile conception de l'univers, une conception plus sage et plus vraie, elle a fait s'évanouir les fables grossières et les superstitions barbares qui, parfois, affolaient l'esprit jusqu'à le pousser au crime; en facilitant, grâce à ses découvertes merveilleuses, les relations des cités et des peuples, en fournissant aux ouvriers et aux penseurs les moyens de se mieux étudier et de se mieux connaître, elle a mis en fuite une foule de préjugés, — préjugés de races, préjugés de religions, préjugés de nationalités[1], — qui armaient les uns contre les autres ceux qui avaient le plus d'intérêt à se

1. Depuis que ces pages sont écrites, les événements semblent prouver que nos affirmations étaient un peu prématurées.

tendre la main ; — enfin, en accroissant le bien-être de tous, elle doit logiquement, dans l'avenir, rendre de moins en moins brutales les revendications des mécontents.

Ajoutons que la poursuite de la science ne peut pas ne pas développer chez ceux qui s'y livrent ardemment, sincèrement, les qualités morales les plus précieuses. « La vérité, écrit M. Berthelot, s'impose avec la force inéluctable d'une nécessité objective, indépendante de nos désirs et de notre volonté. Or, rien n'est plus propre que cette constatation à donner à l'esprit cette *modestie*, ce *sérieux*, cette *fermeté*, cette clarté de convictions qui le rendent supérieur aux suggestions de la vanité ou de l'intérêt personnel et qui sont liés étroitement avec la conception du devoir. » « Ce que la science inspire, dit-il ailleurs, c'est la modestie, la tempérance, le respect des opinions d'autrui, c'est-à-dire la *tolérance*. La science n'a jamais élevé de bûcher pour anéantir ses adversaires [1]. »

Aussi, en lisant tous les réquisitoires, qui, ces dernières années, ont été élaborés contre la

1. Nul n'a mieux mis en relief ces effets de la science sur l'esprit, que Renan dans les deux ouvrages que nous avons cités.

science, tour à tour accusée d'impuissance et d'immoralité, nous semble-t-il entendre le rire mordant et railleur de Méphistophélès, lorsqu'il a quitté Faust et pense que ses conseils bientôt seront suivis : « Va, lui dit-il, va, méprise la science; laisse-toi confirmer dans les œuvres d'illusion et de magie par l'esprit de mensonge, et je te possède absolument [1]. » C'est pourquoi nous ne saurions mieux conclure que par ces paroles du savant que nous citions tout à l'heure : « Le vrai et le bien, la science et la morale sont donc liées d'une manière invincible, et leur liaison doit être envisagée par l'intelligence comme par le cœur, en elle-même et dans toute sa pureté. » — Il ne reste plus qu'à se demander de quelle nature est cette liaison, et comment il convient de la concevoir.

*
* *

S'il faut en croire quelques savants contemporains, cette liaison ne serait autre que celle

1. Il serait peut-être injuste de prêter à tous ceux qui ont mené la campagne que nous combattons ici des pensées aussi noires. Nous croyons plutôt que beaucoup d'entre eux accusaient moins la science que les savants d'avoir failli à

qui existe entre la théorie et la pratique, le principe et ses applications : la loi de notre activité libre se tirerait logiquement des lois mêmes que la science a jusqu'ici mises en lumière. « Toutes les conquêtes de la science, écrit M. Richet, font corps avec notre civilisation actuelle, tant et si bien *qu'elles constituent toute notre morale.* » — « C'est la science *seule*, dit, dans le même sens, M. Berthelot, qui a transformé les conditions matérielles et morales de la vie des peuples.... La morale des honnêtes gens, celle qui proclame le devoir, la vertu, le sacrifice, le dévouement au bien et à la patrie, l'amour des hommes, la solidarité,... répond, comme autrefois, à l'état des connaissances, c'est-à-dire de la science inégalement avancée, suivant les temps, les lieux et les personnes. »

Nous craignons qu'en attribuant à la science un rôle aussi étendu, les savants ne soient dupes d'une illusion semblable à celle qu'ils reprochent aux simples moralistes. Est-il vrai, comme ils le soutiennent, *qu'eux seuls* aient dégagé la formule de plus en plus précise du devoir, et

leurs promesses. Ils sont trop de leur siècle, en effet, pour ignorer quels bienfaits nous a prodigués la science, mais que de choses on nous a fait espérer en son nom que l'on ne nous a point données et que l'on ne nous donnera jamais!

que leurs découvertes seules aient contribué au progrès moral des hommes. Il faudrait, pour le prétendre, ignorer quel est l'objet propre de la science et qu'elle en est la véritable portée.

La science, — et nous nous en rapportons ici au jugement de ses représentants les plus autorisés, — la science n'a et ne peut avoir pour objet que les vérités susceptibles d'être *vérifiées* et *démontrées*. Par conséquent, le plus et le moins, l'utile et le nuisible, tout ce qui peut être envisagé à un point de vue purement *quantitatif* rentre dans son domaine; — au contraire, tout ce qui vaut non par la *quantité*, mais par la *qualité*, tout ce qui, par essence, échappe à la mesure, en un mot : le *bon*, le *meilleur*, le juste, le convenable, l'*obligatoire*, lui restent absolument étrangers, comme lui restent étrangers le beau, le gracieux et le sublime. Or, ces notions qu'elle écarte sont précisément celles sur lesquelles toute morale est fondée.

On objecte, il est vrai, parfois, que « les idées du bien et du mal et le sentiment ineffaçable du devoir, c'est-à-dire l'impératif catégorique dont parle Kant, » se trouvent au fond de la conscience et, par suite, sont des faits qui s'imposent à nous avec une clarté parfaite, au

même titre que tous les autres. Mais on oublie de remarquer combien sont opposés les caractères qu'ils présentent. Les insomnies me fatiguent : c'est là un fait [1]; je me sens tenu d'être loyal et sincère, c'en est un autre. Seulement le premier m'apparaît comme nécessaire et n'engageant en rien ma responsabilité; le second m'apparaît comme un ordre qui me dicte la conduite que je dois tenir. En outre, les raisons que nous pouvons invoquer pour en rendre compte sont d'ordre tout à fait différent : dans un cas, elles sont d'ordre purement empirique et logique : elles se tirent de la considération même de l'organisme et des lois de son fonctionnement régulier; dans l'autre, elles se tirent d'idées et de conceptions supérieures aux faits eux-mêmes puisqu'elles permettent de les juger.

Les savants qui admettent l'impératif catégorique comme un fait dont on ne doit ni contester l'existence, ni discuter la valeur, devaient

1. On attribue souvent aux faits une importance excessive et c'est contre ce défaut que Claude Bernard nous met judicieusement en garde : « Si l'expérimentateur doit soumettre ses idées au criterium des faits, dit-il, on ne saurait admettre qu'il y soumette sa raison, car, alors, il éteindrait le flambeau de son seul criterium intérieur et il tomberait nécessairement dans le domaine de l'occulte et du merveilleux. »

admettre également comme corollaire la loi de l'abnégation, du sacrifice et du dévouement [1]. Seulement la science ne doit pas se borner à constater des faits, elle doit chercher à en rendre compte. Pourquoi faut-il chercher à se sacrifier? Pourquoi est-il bon de se dévouer? quelles raisons légitiment cet ordre de la conscience? Celles que donne la science proprement dite sont manifestement insuffisantes [2].

Enfin, il est certains problèmes que tout homme invinciblement se pose et dont la solution peut avoir sur la conduite une extraordinaire influence : ainsi nous sentons que la vie est chose grave entre toutes et la science nous laisse ignorer quelle est sa vraie nature; nous sentons qu'elle exige un effort viril et constant,

1. « L'homme actuellement ne va pas au delà de cette simple constatation qu'il faut faire son devoir et que son devoir est clair; qu'il faut être juste et bon, que l'abnégation est encore le meilleur moyen d'être heureux; qu'elle est, en tout cas, un impératif catégorique qui s'impose et auquel nul n'a le droit de se soustraire. C'est à la *formation de cette morale qu'ont abouti les savants*. Donc, la science n'a pas failli à sa mission » (Ch. Richet, *op. cit.*). Nous croyons qu'ici encore on fait honneur à la science de résultats dont elle n'est qu'en partie la cause; à moins que l'on ne donne le nom de science à des études qui jusqu'ici en avaient été considérées comme très distinctes.

2. Cf. les études suivantes *sur la Morale sans obligation* et sur *le Solidarisme*.

et la science n'ose se prononcer sur l'existence de la liberté. Or, comment nous intéresser aux luttes que la vie impose, si nous ne savons pas quelles raisons la rendent digne de nos efforts, quelles limites sont fixées à notre volonté? Combien différente, en effet, sera notre conduite, suivant que nous aurons donné pour but à notre activité le plaisir, l'intérêt ou le devoir; suivant que la volonté nous apparaîtra comme une force libre, s'appartenant à elle-même, pouvant se donner la loi de son développement et revendiquer bien haut la responsabilité de ses actes, ou comme une force aveugle, enchaînée à tel point dans les mailles de la fatalité qu'elle ne puisse jamais ni les distendre ni les rompre! Ce même besoin qui nous pousse à rechercher quelle est notre nature nous pousse également à rechercher quelle est notre destinée : problème qui, au témoignage de Pascal, « nous importe si fort et nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu le sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qu'il en est ». Comment vivre, enfin, au milieu des énergies qui nous entourent et dont l'influence manifeste ou cachée nous enveloppe, sans chercher à connaître vers quelle fin suprême l'Univers évolue,

sans se préoccuper du sens mystérieux des lois qui le dirigent et semblent assurer le triomphe des plus forts, quand le cœur et la raison nous crient, à nous, de travailler au triomphe des meilleurs? — Il existe donc bien deux classes de faits irréductibles et toute une série de problèmes que l'esprit ne peut pas ne pas se poser et auxquels la science seule est impuissante à répondre.

*
* *

Ainsi, entre la science et la morale il n'y a pas, et il ne saurait y avoir l'antagonisme que si souvent on signale; cet antagonisme n'existe qu'entre les moralistes et les savants, par conséquent toute réaction contre l'une ou contre l'autre ne peut être qu'une réaction contre la raison.

Lorsque la science veut enchaîner l'esprit dans son domaine et fermer, à ses frontières, toute perspective sur l'au-delà, elle outrepasse ses droits et méconnaît les besoins impérieux et les légitimes exigences de la pensée humaine. Ne peut-il y avoir d'autres raisons de croire que des raisons d'ordre purement scientifique, et ne

savons-nous pas, comme le remarque Pascal, « que le cœur a, lui aussi, ses raisons que la raison ne connaît pas »? Que l'on refuse d'accorder à ces croyances le même crédit qu'aux propositions démontrées par la science, rien de plus rationnel; mais il n'en est plus de même quand on leur conteste toute valeur et tout titre au respect. La science outrepasse également ses droits et ses pouvoirs quand elle cherche à régenter la vie : « La science, remarque M. Boutroux [1], appliquée à l'homme, ne peut m'interdire de me croire quelqu'un et d'agir comme tel... Elle ne peut rien me prescrire, pas même de cultiver la science; mais nous sommes libres de choisir un principe d'action en dehors d'elle. Notre seule obligation à son égard est de prendre garde que la règle que nous traçons ne soit en contradiction avec ses conditions fondamentales et ses résultats acquis. »

En revanche, les moralistes se montreraient non moins illogiques s'ils ne se mettaient d'abord à l'école de la science et s'ils refusaient son concours, car celle-ci, comme nous l'avons montré déjà, non seulement permet à l'homme de se faire

1. Boutroux : *Questions de morale*, p. 48.

du devoir une idée de plus en plus nette, de l'idéal une conception de plus en plus haute; elle met encore à sa disposition les forces utiles pour l'atteindre, et, par suite, « les instruments de la moralité ».

Nous voudrions prouver maintenant, en nous appuyant sur l'histoire, que toutes les tentatives qui ont été faites à notre époque pour fonder une morale soit sur la science seule, soit en dehors de toute science, n'ont pu jusqu'ici nous fournir une formule satisfaisante du devoir et une règle sûre de conduite.

CHAPITRE II

La morale sans liberté.

Quand fut conçu et exécuté par l'un de nos artistes célèbres l'œuvre grandiose « La liberté éclairant le monde », la plupart des écrivains étrangers s'accordèrent à reconnaître que nulle allégorie ne caractérisait mieux le génie français, et n'indiquait plus clairement le but de ses efforts. En effet, si la liberté est, moins qu'autrefois, peut-être, chantée par nos poètes, c'est encore parmi nous, quoi qu'en disent les impatients et les désabusés, qu'elle trouve ses défenseurs les plus fervents, et il suffit, pour s'en convaincre, de songer aux échos qu'infailliblement réveillent tous ceux qui parlent en son nom. N'est-ce pas, d'ailleurs, pour assurer son

triomphe que se livrent, de tous côtés, tant de batailles retentissantes, et que nous revendiquons si hautement nos droits? Droit de nous réunir en vue de nos plaisirs ou de nos intérêts; droit de croire ce qui nous paraît vrai, et d'agir conformément à ces croyances; droit de lutter même, à ciel ouvert, pour les idées qui nous sont chères! Or, parmi les orateurs et les savants qui, au nom de la justice et de la morale, poussent avec le plus d'ardeur et de conviction le peuple à la conquête de la liberté de conscience, de la liberté de réunion et de la liberté de la presse, il s'en trouve un assez grand nombre qui, avec non moins de conviction et d'ardeur, s'efforcent de nous prouver que la première de toutes les libertés, la liberté morale, n'est qu'une vaine illusion. Croire qu'il dépend de nous de choisir entre deux partis, sans y être contraints; de rendre prépondérante par notre seul vouloir, une raison d'agir; en un mot, d'orienter notre vie et de travailler nous-mêmes à notre amélioration, ce serait, paraît-il, montrer que l'on ignore et les exigences de la raison et les lois de la science. L'homme n'est, en définitive, qu'un « automate conscient ».

Ainsi, tandis que, d'une part, on invoque en

faveur de l'homme son titre d'être moral pour lui obtenir, de la société, les libertés les plus larges, de l'autre, on le représente comme asservi aux lois de la nature et n'agissant, comme toutes les autres forces, que sous leur impulsion fatale. Comment concilier entre eux ce déterminisme psychologique et ce libéralisme social? Comment surtout expliquer le rôle moralisateur que nous attribuons à l'éducation, et la responsabilité que les lois civiles semblent nous reconnaître?

*
* *

S'il faut en croire quelques-uns des écrivains dont nous résumons ici la doctrine, nulle explication ne serait plus facile. N'est-il pas évident, nous disent-ils d'abord, que si, théoriquement, nous croyons encore au libre arbitre, pratiquement nous agissons, dans nos relations avec nos semblables, comme si nous avions foi dans le déterminisme de leurs actions. C'est précisément parce qu'ils ont confiance dans l'influence prépondérante de certains motifs et de certains mobiles, que tous, éducateurs, moralistes, hommes politiques, poursuivent ardemment leur

tâche, convaincus que les forces qu'ils mettent en jeu, finiront par l'emporter.

Et l'expérience nous prouve, dans un grand nombre de cas, que leurs espérances étaient justifiées. Admettez maintenant que cette confiance vienne à disparaître et que nos éducateurs supposent dans les enfants et dans les hommes dont ils ont la direction un pouvoir de se soustraire aux influences du dehors, d'annihiler la force des motifs qui leur sont suggérés, en un mot, de se conduire à leur guise, et de ne relever que d'eux-mêmes dans leurs déterminations : tous seront découragés d'avance, et nul n'osera plus tenter l'œuvre moralisatrice qu'actuellement il s'impose.

C'est, en outre, une erreur de croire qu'on ne puisse faire l'éducation de la volonté sans entretenir en elle l'illusion de la liberté. Pour la discipliner et la moraliser, il suffit de la guider avec prudence et sagesse, en l'inclinant le plus tôt possible vers le bien, en la stimulant lorsqu'elle entre en lutte, en la soutenant lorsqu'elle faiblit, en suggérant, au moment opportun, les idées et les sentiments propres à l'affermir. Eloges, punitions, menaces, défis, appels à l'amour-propre et au point d'honneur, conseils discrets, exemples :

autant de moyens de la plier peu à peu dans le sens où nous désirons qu'elle agisse. Ce n'est pas tout, notre influence doit s'exercer non seulement sur ceux qui nous entourent, mais encore sur les générations à venir; c'est pourquoi nous devons songer à « assainir l'hérédité par le choix des alliances » et à créer, pour ceux qui nous remplaceront un jour, une atmosphère saine et un milieu où la pratique du devoir leur soit de plus en plus facile, c'est-à-dire de plus en plus imposée. Notre tâche deviendra alors vraiment féconde, d'autant plus féconde même que la volonté des autres sera mieux asservie aux motifs d'action que nous lui aurons donnés : « L'éducation individuelle et collective prend ainsi les procédés, la rigueur et la puissance d'une opération scientifique[1]. »

1. Plusieurs déterministes, reprenant une thèse déjà ancienne, soutiennent encore que l'illusion de la liberté est la principale cause de nos haines : « Nos pensées et nos volontés, disait Helvétius, sont des suites nécessaires des impressions que nous avons reçues... Les hommes sont donc ce qu'ils doivent être : *toute haine contre eux est injuste*; *un sot porte des sottises, comme un sauvageon des fruits amers. L'indulgence* sera toujours l'effet de la lumière lorsque les passions n'en intercepteront pas l'action. » (*De l'esprit*, I, 4; II, x). — « Une même cause, dit Spinoza, doit nous faire éprouver pour un être que nous croyons libre plus d'amour ou plus de haine que pour un être nécessité. Si nous nous imaginons l'être qui est la cause de l'impression reçue comme néces-

Que reste-t-il maintenant de la responsabilité dans une telle doctrine? Si la volonté n'est plus qu'un ressort mis au service de forces étrangères et incapable par lui-même du moindre mouvement spontané, peut-on lui reprocher les actes qu'elle accomplit, si ces actes sont mauvais, l'en féliciter si ces actes sont bons? Les sanctions des lois civiles, peines ou récompenses, conservent-elles encore une signification morale, et nous est-il possible de concilier l'opinion que l'on s'en fait avec l'automatisme?

Si cette conciliation, nous répondent les déterministes, est impossible, c'est que notre opinion sur la responsabilité humaine n'est faite que de préjugés. En réalité, voici comment nous devons la concevoir : la société est un organisme analogue aux autres organismes vivants, c'est-à-dire soumis à des conditions d'existence absolument

sité, alors nous croirons qu'il n'en est pas tout seul la cause, mais avec lui beaucoup d'autres, et conséquemment nous éprouverons pour lui *moins de haine ou d'amour.* » (*Ethique*, III, p. 49). — Ne serait-il pas souverainement illogique, en effet, de nous irriter contre nos semblables s'ils ne sont pas responsables du mal qu'ils nous font? — Mais la réciproque s'impose : serait-il plus logique de leur être reconnaissant du bien qu'ils nous procurent? — L'amour comme la haine est donc une illusion dont il faut se défaire. — Nous doutons que sur de tels principes — seraient-ils défendus par la dialectique puissante d'un Spinoza, — on puisse édifier une morale vraiment humaine.

déterminées, bien qu'imparfaitement connues, conditions dont il ne saurait s'affranchir sans danger. Or, quand un acte se produit qui lui est nuisible, il est dans l'ordre logique et naturel des choses qu'il soit puni. Responsabilité est donc synonyme de châtiment, et le châtiment est la conséquence inéluctable de certaines actions. Dès lors, quand la société frappe un de ses membres, elle ne fait que se défendre : elle sauvegarde le tout menacé par une de ses parties. Sa sévérité est à la fois prudence et sagesse, disons même nécessité, car le châtiment, en remédiant au mal dont elle souffre, prévient le mal à venir, et il le prévient en imposant à ceux dont les tendances sont nuisibles, une crainte salutaire. Comme on le voit, admettre le déterminisme, ce n'est point compromettre l'existence de la société; c'est, au contraire, en rendre plus intelligible le mécanisme; ce n'est pas davantage supprimer la responsabilité et la moralité, c'est simplement s'en faire une idée plus scientifique et plus exacte, en se débarrassant des préjugés surannés.

*
* *

Il y aurait plus que de la mauvaise grâce, — de l'injustice, — à méconnaître les inappréciables services que le déterminisme nous a rendus. En mettant en relief les nombreuses causes qui influent sur la volonté, souvent à notre insu; en faisant ressortir, mieux qu'on ne l'avait fait jusqu'ici, les liens étroits qui unissent nos déterminations à nos tendances héréditaires et aux habitudes contractées fatalement dans les milieux où nous vivons, ils nous ont permis d'apprécier plus équitablement notre conduite et celle de nos semblables. Il y a, en effet, danger réel à exagérer la liberté des hommes, car on exagère par là-même leur culpabilité, si leurs actes nous sont nuisibles. Telle est la part de vérité qu'il fallait mettre en lumière; mais cette réserve faite, voyons maintenant sur quels sophismes plus ou moins déguisés cette morale déterministe nécessairement repose.

Nous remarquerons, en premier lieu, que les déterministes raisonnent comme si leurs adversaires accordaient toujours à l'homme une liberté

illimitée; comme si le choix à faire entre le bien et le mal était également facile à tous et à chacun de nous, dans toutes les circonstances. Mais à part, peut-être, quelques anciens défenseurs de la liberté d'indifférence, quels sont donc les philosophes et les moralistes qui ont vraiment soutenu une opinion semblable? Ce que la plupart d'entre eux, au contraire, ont admis et admettent encore, c'est que la liberté varie suivant les individus; c'est qu'elle est moins un don de la nature qu'une conquête de nos efforts; c'est que chacun de nous est et devient libre, dans la mesure où il le mérite. Telle est, en quelque sorte, la doctrine traditionnelle de tous ceux qui croient en la liberté morale, doctrine qui ne ressemble en rien, comme l'on peut s'en assurer, à la caricature qu'on nous en trace[1]. Admettre que nous sommes libres, ce n'est donc pas nier l'in-

1. Ce même reproche, nous le retrouvons, à notre grande surprise, dans l'intéressant ouvrage de M. Payot sur l'*Éducation de la volonté* (ch. III, 2). La thèse qu'il combat nous est représentée comme la thèse universellement défendue par tous ceux qui admettent la liberté; c'est pourquoi, sans doute, il ne nous cite aucun nom. — C'est là une lacune fâcheuse, car les conclusions auxquelles M. Payot aboutit, à savoir que « la liberté morale, comme la liberté politique, comme tout ce qui a quelque valeur en ce monde, doit être conquise de haute lutte et sans cesse défendue, » sont les conclusions mêmes de nos principaux maîtres français. —

fluence des motifs sur nos actions, c'est simplement reconnaître que nous sommes, suivant l'expression de Leibnitz, « inclinés » et non nécessités par eux. Dans ces conditions, la confiance que nous avons en nos efforts, lorsque nous cherchons à ramener au bien nos semblables, est tout à fait légitime, puisque ces efforts influent sur leur volonté; mais elle peut toujours être déçue, car rien ne saurait les contraindre, puisqu'ils sont libres.

Examinons, d'ailleurs, si le système d'éducation que les déterministes nous proposent, n'implique pas, comme tous les autres, cette liberté morale qu'ils viennent de condamner; nul doute, nous l'avons vu, qu'ils n'établissent entre le bien et le mal, ou, plus exactement, entre les actes qu'il faut accomplir et les actes qu'il faut éviter, une distinction profonde; or, quand ils déclarent qu'il faut inspirer l'amour des uns et la haine des autres; quand ils s'appliquent eux-mêmes à convaincre ceux qui les écoutent, se considèrent-ils comme de simples automates ou comme des êtres libres? Ne voient-ils dans les paroles qu'ils

Qu'il nous suffise de citer cette formule par laquelle M. Janet résumait autrefois ses travaux sur la liberté : « N'oublions jamais que nous ne sommes libres que dans la mesure où nous le méritons. »

prononcent et dans les conseils qu'ils prodiguent, que la résultante d'un mécanisme rigoureux, comme dans le bruit de l'horloge qui nous indique l'heure, ou dans les mouvements de la girouette qui nous renseigne sur la direction du vent? Une telle interprétation leur paraîtrait probablement injurieuse, mais alors ils ne s'aperçoivent pas qu'ils font de l'humanité deux parts : ils placent d'un côté l'élite, c'est-à-dire les meilleurs, ceux qui pensent, ceux qui choisissent, ceux qui dirigent; de l'autre, la foule, c'est-à-dire le plus grand nombre, c'est-à-dire tous ceux qui ne pensent pas par eux-mêmes, qui ne sauraient faire un choix valable, qui ne doivent pas se diriger, mais être dirigés; tous ceux, en un mot, qu'il faut façonner et dresser, comme l'éleveur dresse et façonne les animaux confiés à sa garde. Avouée ou non, telle est la pensée maîtresse que nous retrouvons toujours au fond des théories déterministes. Que deviennent alors leurs belles revendications en faveur des libertés civiles et politiques?

Les explications qu'on nous fournit des différentes sanctions pénales, nous paraissent plus inintelligibles encore. En effet, si les récompenses et les châtiments sont de simples moyens

de défense, d'amendement ou d'intimidation, la plupart — l'histoire est là pour le prouver — sont inutiles, injustes, ou barbares. C'est que, dans une telle hypothèse, les mots de mérite et de démérite n'ont plus de sens : il n'y a plus d'hommes vertueux et vicieux, honnêtes et malhonnêtes, il n'y a plus, à rigoureusement parler, que des hommes utiles ou nuisibles, des organismes sains et des organismes malades. Aussi combien ils sont plus logiques les déterministes qui, renonçant à concilier des choses inconciliables, n'hésitent pas, après avoir nié la liberté morale, à nier également et la moralité et la responsabilité, et à condamner en bloc tout notre système pénal. Plus de tribunaux, et surtout plus de prisons et de bagnes, puisqu'il n'y a plus de criminels, mais des écoles et des hôpitaux! Plus de peines infamantes, rien que des douches hygiéniques!

*
* *

Transportées du domaine de la théorie dans celui de la pratique, de semblables doctrines auraient sur nous et sur nos enfants la plus funeste influence. Ce qu'il importe au contraire

d'inspirer à ceux que nous dirigeons, c'est la confiance en eux-mêmes, c'est la conviction profonde, inébranlable, qu'ils peuvent librement travailler à leur propre perfectionnement, et qu'ils seront un jour ce qu'ils se seront faits. Dans la lutte pour la vie qui s'impose à nous tous, se considérer comme impuissant et captif des forces étrangères, c'est être vaincu d'avance; avoir foi dans son énergie, c'est presque être assuré de réussir. Les philosophes dont nous combattons la doctrine le reconnaissent d'ailleurs eux-mêmes lorsqu'ils nous disent : « Agis comme si tu étais libre, afin de le devenir! »

Mais ce conseil qui, dans leur hypothèse où tout est déterminé, ne peut être qu'une raillerie, prend dans la nôtre une importance capitale; il nous invite, en effet, à faire effort, pour conserver la maîtrise de nous-mêmes, pour nous affranchir de la passion, en nous pliant de plus en plus aux ordres du devoir, ce qui est, en définitive, devenir de plus en plus libre. Cette liberté conquise, nous pourrons alors, sans contradiction, chercher à conquérir les autres; nous serons, au sens propre du mot, des êtres moraux, responsables de nos actions, et dont la société devra respecter les droits.

CHAPITRE III

La morale sans obligation.

De toutes les tentatives qui ont été faites pour fonder la morale sur l'expérience et dégager de la simple analyse des phénomènes la loi de notre activité, il n'en est pas de plus ingénieuse, de plus séduisante même que celle de M. Guyau, l'un des philosophes les plus originaux et les plus féconds, peut-être, de notre siècle. Dans son beau livre sur *la Morale sans obligation ni sanction*, on ne sait, en effet, ce qu'on doit admirer le plus de la sincérité et de la puissance

1. *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*, par Guyau (Paris, F. Alcan). *La morale, l'art et la religion selon Guyau*, par Fouillée (Paris, F. Alcan); cf. également : *Classification des idées morales du temps présent*, par M. Darlu (*Revue Bleue* du 11 mars 1899), et, dans la même Revue, la réponse de M. Fouillée à cet article (1er avril 1899).

du penseur, ou du talent charmeur de l'écrivain. Aussi son action a-t-elle été considérable sur les philosophes et les éducateurs de nos jours, qui tous, heureusement, s'en inspirent, alors même qu'ils en combattent le plus énergiquement les idées.

*
* *

Toute l'argumentation de M. Guyau part de « ce fait essentiel et constitutif de notre nature, que nous sommes des êtres vivants, sentants et pensants » : c'est donc à la vie considérée sous sa forme à la fois physique et morale qu'il demande le principe de notre conduite, rejetant tous les éléments *a priori* que d'ordinaire on invoque. Or, ce qui caractérise la vie, c'est qu'elle tend à se développer sans cesse, et, à mesure qu'elle prend plus nettement conscience d'elle-même, à devenir plus intense, plus féconde et plus libre : « Il faut qu'elle se répande pour autrui, en autrui, et au besoin se donne. »

« Au point de vue physique, c'est un besoin individuel que d'*engendrer* un autre individu, si bien que cet *autre* devient comme une condition de *nous-même*. La vie, comme le feu, ne se con-

serve qu'en se communiquant. Cela tient à la loi fondamentale que la biologie nous fait connaître : *la vie n'est pas seulement nutrition, elle est production et fécondité.* Vivre, c'est *dépenser* aussi bien qu'*acquérir.* »

Au point de vue mental la fécondité de la vie est plus apparente encore : « L'*intelligence* est faite pour rayonner, et il est aussi impossible de l'enfermer en soi que la flamme. Ce n'est donc pas sans raison qu'on a comparé les œuvres du penseur à ses enfants. Une force intérieure contraint l'artiste à se projeter au dehors, à nous donner ses entrailles comme le pélican de Musset. » — « Même force d'expansion dans la *sensibilité* : il faut que nous partagions notre joie, il faut que nous partagions notre douleur. Nous ne sommes pas assez pour nous-mêmes; nous avons plus de larmes qu'il n'en faut pour nos propres souffrances, plus de joie en réserve que n'en justifie notre propre bonheur. Il faut aller vers autrui, se multiplier soi-même par la communion des pensées et des sentiments. » — Enfin, on a besoin de *vouloir* et de travailler; d'imprimer la forme de son activité sur le monde, d'aider autrui, « de donner son coup d'épaule au coche qui entraîne péniblement l'humanité ».

C'est donc tout notre être qui est *sociable*. La vie ne connaît pas les classifications et les divisions absolues des logiciens et des métaphysiciens : « Elle ne peut pas être complètement *égoïste*, quand même elle le voudrait. Vie, c'est fécondité, et réciproquement, la fécondité c'est la vie à pleins bords, c'est la véritable existence. Il y a une certaine générosité inséparable de l'existence, et sans laquelle on meurt, on se dessèche intérieurement. Il faut fleurir; la moralité, le désintéressement, c'est la fleur de la vie humaine. On a toujours représenté la Charité sous les traits d'une mère qui tend à ses enfants son sein gonflé de lait : c'est qu'en effet la charité ne fait qu'un avec la fécondité débordante : elle est comme une maternité trop large pour s'arrêter à la famille. Le sein de la mère a besoin de bouches avides qui l'épuisent; le cœur de l'être vraiment humain a aussi besoin de se faire doux et secourable pour tous : il y a chez le bienfaiteur même un appel intérieur vers ceux qui souffrent. »

Ainsi, et c'est la première conclusion importante de M. Guyau, « la vie la plus riche se trouve être la plus portée à se prodiguer, à se sacrifier dans une certaine mesure. D'où il suit

que l'organisme le plus parfait sera aussi le plus *sociable*, et que l'idéal de la vie individuelle, c'est la vie en commun. »

*
* *

De cette loi générale de la vie physique et psychologique, comment faire sortir maintenant une sorte d'équivalent de l'obligation morale? C'est encore à l'expérience que notre philosophe a recours. Ce qui, dans l'obligation morale, nous frappe au premier abord, dit-il, c'est l'élément *actif* qu'elle renferme et l'impulsion qui, en est inséparable. Or, d'où vient cette impulsion? Du mouvement même de la vie qui, sans cesse, voulant atteindre son maximum d'expansion, lutte contre les obstacles qui l'entravent et prend ainsi de mieux en mieux conscience du pouvoir qu'elle possède.

Le devoir est précisément l'expression de ce pouvoir qui tend nécessairement à passer à l'acte : « Il est ce pouvoir même dépassant la réalité, devenant, par rapport à elle, un idéal, devenant ce qui doit être, parce qu'il est ce qui peut être, parce qu'il est le germe de l'avenir débordant déjà le présent. »

C'est donc de la vie et de la force inhérente à la vie que tout dérive. La vie se fait sa loi à elle-même par son aspiration à se développer toujours. Aussi, au lieu de dire : « Je dois, donc je puis », il est plus vrai de dire : « Je puis, donc je dois ». Avant d'être le sentiment d'une nécessité ou d'une contrainte, le devoir est le sentiment d'une puissance.

De même que la force de l'activité crée une sorte d'impulsion impérative, de même l'intelligence exerce une action motrice. En effet, dès que nous avons conçu l'idée d'un développement supérieur à celui que nous avons atteint, nous devenons plus aptes à le réaliser. Concevoir quelque chose de mieux que ce qui est, c'est déjà le vouloir, c'est déjà le faire. L'action n'est que le prolongement de l'idée. Par conséquent, plus un homme se fera une idée juste de la vie véritable, plus il se sentira tenu d'agir conformément à cette idée.

Enfin, une nouvelle espèce d'obligation dérive de la nature même de la sensibilité qui, en vertu de l'évolution devient de plus en plus *sociable* et nous pousse naturellement et rationnellement vers autrui. Plus l'humanité progresse, plus nos plaisirs s'élargissent et deviennent imperson-

nels : « Plus on ira, plus le cœur humain sera placé dans cette alternative : se dessécher ou s'ouvrir ».

En résumé, « en notre activité, en notre intelligence, en notre sensibilité, il y a une pression qui s'exerce dans le sens altruiste, il y a une force d'expansion aussi puissante que celle qui agit dans les astres ; et c'est cette force d'expansion devenue consciente de son *pouvoir* qui se donne à elle-même, le nom de *devoir* [1] ».

*
* *

Le devoir, tel qu'il nous apparaît ici diffère du devoir tel que les moralistes d'ordinaire le conçoivent. En lui rien de catégorique, ni d'absolu ; s'il est un impératif, ce ne peut être qu'un *impératif hypothétique*, dont la formule sera la suivante : « Si tu veux vivre de la vie à la fois la

1. « Il suffit de considérer les directions normales de la vie psychologique. On trouvera toujours une sorte de pression interne exercée par l'activité elle-même dans certaines directions ; l'agent moral, par une pente naturelle et rationnelle tout ensemble, se sentira poussé dans un certain sens, et il reconnaîtra qu'il lui faut faire une sorte de coup d'État intérieur pour échapper à cette pression. C'est ce coup d'État qui s'appelle la faute ou le crime. L'individu diminue alors quelque chose de sa vie intellectuelle et physique. » (P. 33.)

plus intense et la plus expansive, développe ton activité dans toutes les directions; sois le plus social et le plus sociable possible; dépense-toi pour les autres ». Mais on comprend qu'au nom de cette règle, la morale ne puisse prescrire que des dévouements partiels et mesurés : la série des obligations moyennes entre lesquelles se trouve enfermée la vie de tous les jours. Que devient alors le sacrifice? Devons-nous le condamner? — Non, sans doute; et c'est pour nous en rendre compte que M. Guyau fait intervenir deux nouveaux facteurs, et aux mobiles et motifs dont nous avons parlé déjà, ajoute l'*amour du risque physique* et l'*amour du risque moral*.

L'amour du risque physique lui paraît être inhérent à l'instinct même de la vie. L'homme est, en effet, ami de la spéculation non seulement en théorie, mais en pratique. « Là où cesse la certitude, ni sa pensée ni son action ne cessent pour cela ». D'ailleurs, s'il en avait été autrement, comment nos ancêtres auraient-ils pu subsister au milieu des périls qui les entouraient? Comment pourrions-nous subsister nous-mêmes au milieu des risques de toutes sortes, physiques, économiques, politiques, moraux, qu'il nous faut affronter? Mais ces risques nous les

aimons, parce qu'ils nous permettent d'affirmer notre pouvoir; et c'est cet amour qu'il faut développer dans l'individu, afin que, se transmettant, fortifié par l'hérédité, il prépare des générations courageuses, promptes à se dévouer et à se sacrifier.

Il est des actes et des vertus qu'on ne saurait cependant expliquer ainsi : c'est pourquoi M. Guyau fait encore appel à l'amour du risque moral, d'où sortent toutes nos hypothèses métaphysiques et religieuses sur la nature et la fin dernière des choses. — On connaît le pari de Pascal : quand bien même l'existence de Dieu, celle du devoir et l'immortalité seraient douteuses, il faudrait encore y croire par prudence; le risque serait moins grand. — Pour M. Guyau, nous pouvons affermir notre croyance au devoir, non point en pensant que cette croyance est plus sûre, mais en pensant qu'il y a là un beau risque à courir; qu'il est noble et grand de sacrifier nos jouissances de l'heure présente à un *peut-être* d'ordre supérieur. Agir ainsi, c'est prendre conscience de la sublimité de sa volonté, c'est vivre pleinement; le sacrifice même de la vie peut être, en effet, dans certains cas, considéré comme une expansion de la vie, « de la vie devenue assez

intense pour préférer un élan de sublime exaltation à des années de terre-à-terre et se concentrer tout entière dans un moment d'amour et de sacrifice ».

*
* *

Ce simple résumé, fait presque exclusivement à l'aide de citations empruntées à M. Guyau, suffira, nous l'espérons, à montrer combien « la morale sans obligation » est supérieure à toutes les morales naturalistes que l'on avait proposées jusqu'ici. Elle leur est supérieure par l'originalité, la profondeur et aussi par la forme dont l'auteur a su la revêtir; elle leur est supérieure, surtout, pour avoir, la première, nettement établi que c'est dans la vie elle-même et non plus dans quelques-unes de ses manifestations accidentelles et passagères, comme le plaisir ou le sentiment, que nous devons chercher la loi propre de notre activité. Si le devoir existe, il n'est et ne peut être que l'expression de la vie : entre la vie et lui, il doit y avoir une harmonie profonde et naturelle; notre idéal nécessairement se confond avec l'épanouissement le plus complet de notre activité.

Toutefois, — et c'est sur ce point que les premières difficultés apparaissent, — comment devons-nous concevoir la vie? Fidèle à la méthode empirique qu'il s'est tracée, M. Guyau ne peut la considérer qu'au point de vue de la quantité. La vie la plus parfaite est uniquement la vie la plus intense et la plus expansive. Or, ce criterium est-il suffisant pour nous permettre de bien l'apprécier, pour nous permettre surtout de faire le meilleur choix entre les actes possibles? Évidemment non, car rien de plus vague et de plus flottant qu'un semblable criterium.

Est-ce que la vie ne peut pas s'épanouir et se répandre dans les sens les plus différents? Est-ce qu'elle n'est pas aussi intense chez celui qui, par exemple, s'applique à dominer les autres, que chez celui qui s'applique à les affranchir? M. Guyau nous affirme, il est vrai, que la vie la plus intense est en même temps la plus généreuse; mais rien n'est moins prouvé : la vie d'un Napoléon I^{er} n'est-elle pas, sous ce rapport, aussi riche que celle d'un saint Vincent de Paul? — Il faut donc pour éclairer et motiver nos jugements un autre criterium : c'est celui de la *qualité*, comme Stuart Mill déjà l'avait compris, et il semble bien que M. Guyau lui-même s'en soit

rendu compte, puisqu'il nous parle, à chaque instant, de vraie vie, de vie plus haute, plus parfaite, plus noble... Seulement de telles expressions ne sauraient plus avoir, dans une morale purement naturaliste, le sens que nous leur attachons d'ordinaire.

La nécessité de ce nouveau criterium apparaît plus évidente encore dans l'explication qu'on nous donne des actes de dévouement. Ces actes, dans certains cas, impliqueraient une telle expansion de vie qu'il serait légitime de préférer leur durée de quelques instants à de longues années d'une existence plate et monotone. Oui, il est légitime de la préférer, si l'on établit une hiérarchie entre les manifestations de la vie, si l'on met au-dessus de la vie physique, la vie psychologique; au-dessus de la vie sensible, la vie raisonnable et libre; si l'on reconnaît entre elles, en un mot, des différences non seulement de quantité, mais de dignité. Mais ces distinctions, la morale naturaliste les repousse, et alors on se demande si l'homme qui se sacrifie ne joue pas un rôle de dupe, en préférant la vie pleine d'un moment aux années longues encore qu'il pourrait vivre.

Voyons maintenant les équivalents qu'on nous

propose de l'obligation morale. M. Guyau fait d'abord dériver le devoir d'une pression exercée sur nous par l'activité débordante, par l'activité qui tend à surmonter les obstacles, à se répandre au dehors, à se dépenser, à se donner... Que le devoir se manifeste à nous par une sorte de pression et de contrainte morale, rien de moins contestable; mais toute pression est loin d'être considérée comme un devoir. L'enfant vigoureux et plein de sève que l'on tient immobile pendant des heures entières éprouve, lui aussi, une pression qui le pousse à crier, à jouer, à s'ébattre, à vivre d'une vie plus intense et plus expansive : dira-t-on qu'un tel fait a les caractères du devoir? Ce n'est point parce que certains besoins d'agir sont irrésistibles qu'ils nous paraissent obligatoires; c'est plutôt parce qu'ils nous paraissent obligatoires que nous nous sentons tenus de les satisfaire et de leur obéir. Le devoir d'ailleurs, quoi qu'on en dise, est conçu par beaucoup non comme un impératif *hypothétique*, mais comme un impératif *catégorique*; peut-être n'est-ce là qu'une illusion, mais en tout cas c'est une illusion dont il faudrait rendre compte, et il ne semble pas jusqu'ici qu'on y ait pleinement réussi.

En second lieu, est-il vrai, comme M. Guyau l'affirme, que le devoir apparaisse comme une expansion de la vie? Est-ce que souvent, au contraire, il ne s'offre pas à nous, non comme un pouvoir moteur, mais comme un pouvoir d'arrêt? Est-ce que souvent ses ordres ne sont pas des prohibitions, des défenses? On objectera sans doute que, dans ces cas et les cas analogues, si le devoir restreint notre activité, c'est uniquement notre activité inférieure, et cela au profit d'une vie meilleure et plus complète. Mais alors que penserons-nous de ceux qui considèrent la vie égoïste ou sensuelle comme étant la vie la meilleure? — Qu'ils ont assurément le droit de vivre en conséquence, comme les autres ont le droit de vivre d'une vie tout opposée. Nous aurons ainsi une morale singulièrement commode et souple; mais sera-ce bien encore une morale?

Enfin, l'hypothèse du risque métaphysique que l'on invoque, en dernier lieu, pour dissiper les obscurités qui planent encore sur le système, a-t-elle bien la vertu que son auteur lui prête? Le devoir reste douteux. On compte, il est vrai, sur ce doute même et sur les risques qu'il entraîne pour déterminer au bien, au dévouement et au

sacrifice les âmes les plus élevées et les plus riches d'énergie. Que ces âmes se laissent ainsi enchanter et séduire, on peut le concevoir; mais que deviendront les autres, les âmes vulgaires, celles de la foule, du plus grand nombre? Elles comprendront peut-être que le vieux devoir n'oblige plus; seulement il est peu probable qu'elles comprennent l'équivalent qu'on leur propose. C'est pourquoi « l'esquisse d'une morale sans obligation », quels qu'en soit d'ailleurs l'éclat et la force, reste toujours une esquisse, et une esquisse incomplète, et il en est de même, croyons-nous, de toutes les morales purement naturalistes.

CHAPITRE IV

Le Solidarisme [1].

Dans son bel ouvrage sur l'*Humanité* [2], que ses contemporains n'ont pas toujours compris et que les nôtres, peut-être, ne lisent pas assez, Pierre Leroux cherchait déjà, loin des conceptions *a priori* et du pur empirisme, un fondement solide à la morale sociale dans le principe fécond de la *solidarité humaine*. Le sentiment de cette solidarité, essentiellement distincte de la charité chrétienne, lui paraissait expliquer seul

1. Nous hasardons ici ce néologisme, le système qu'il désigne nous paraissant insuffisamment caractérisé par ces mots : *Théorie de la solidarité humaine.*

2. *De l'humanité*, par P. Leroux, 1839. — La doctrine de la solidarité humaine se trouve également défendue dans son livre de *la Perfectibilité humaine* et dans différents articles de la *Revue sociale* imprimée à Boussac. Cette ville doit élever prochainement un monument à Pierre Leroux.

nos différents devoirs, et seul, également, lorsqu'il est éclairé par la raison et par la science, pouvoir inspirer des codes équitables qui assurent à chacun de nous le respect de ses droits et les secours dont il a besoin. C'est que seule « la solidarité est *organisable* ». — Longtemps oubliée, cette doctrine semble renaître de nos jours, plus jeune et plus vigoureuse que jamais, grâce aux nombreux écrivains qui s'en font les apôtres [1]. Bien que placés à des points de vue divers et riches de toutes les découvertes faites depuis soixante ans, ils voient, en effet, avec Pierre Leroux, dans le solidarisme, la conciliation la plus heureuse « de la méthode scientifique et de l'idée morale », conciliation dont dépendent « et le renouvellement politique et le renouvellement social »; avec Pierre Leroux, encore, ils le considèrent comme offrant le plus sûr moyen de déterminer, dans la mesure du possible, les droits et les devoirs des individus, les charges et les droits de l'Association entière, c'est-à-dire de l'État. — Énoncer cette doctrine

1. Conf. *La science sociale contemporaine* et *La propriété sociale et la démocratie* de Fouillée; — *La solidarité morale* de Marion (Paris, F. Alcan); — *L'idée de la solidarité* de Ch. Gide; — *La cité moderne* de J. Izoulet; — *L'éducation de la démocratie* de Payot; — *Solidarité* de Léon Bourgeois, etc...

suffit à en montrer la portée : aussi concevons-nous aisément l'ardeur et le zèle de ses défenseurs, non moins que l'abondance des critiques élevées contre ses principes et les conséquences que l'on en tire.

*
* *

La grande loi sociale de la *solidarité* ou de *la dépendance réciproque* est de toutes, assurément, la mieux démontrée aujourd'hui, et par le calcul et par l'expérience. Nous savons, en effet, que tout être est tributaire des autres êtres, toute force des autres forces, la moindre vibration d'atome se prolongeant éternellement et à l'infini dans le temps et dans l'espace. — Chez les vivants cette réciprocité d'action et de réaction continuelles est plus frappante encore que partout ailleurs, car leurs fonctions nous apparaissent à la fois comme but et comme moyen, chaque organe concourant à la vie de l'ensemble, la vie de l'ensemble à celle de chaque organe. Les poumons en remplissant leur rôle, par exemple, permettent aux autres organes de remplir le leur régulièrement et de fournir en échange, à tous, leur indispensable concours.

C'est le vieil apologue des membres et de l'estomac, pris au pied de la lettre et interprété par la science.

Or, ce qui est vrai de l'organisme humain est vrai également de la société humaine, qui n'est elle-même qu'un organisme supérieur, plus délicat et plus compliqué. Dans l'un comme dans l'autre, il y a division du travail, corrélation des fonctions, et, partant, solidarité. Chaque homme, par ses efforts, contribue au bonheur ou au malheur de tous, comme tous contribuent au malheur ou au bonheur de chacun; de telle sorte que, aux différents points de vue : physique, intellectuel et moral, nous sommes, en grande partie du moins, ce que les autres nous ont faits.

Au point de vue physique, nous sommes redevables à nos semblables, surtout dans nos nations civilisées, de tout le bien-être dont nous jouissons. Le moindre objet usuel, la moindre bouchée de pain, a mis en œuvre des armées d'ouvriers : ouvriers du temps passé qui ont amélioré le sol où germe aujourd'hui le grain, qui ont perfectionné les instruments qui servent à le cultiver, à le broyer, à le pétrir; ouvriers du temps présent qui le sèment, le récoltent, et

l'approprient à notre usage. De telle sorte que « des milliards d'êtres humains dont le plus grand nombre s'en sont allés déjà vers la mort, ont peiné pour rendre ma vie plus douce, à moi qui le sais [1] ! » Aussi comprenons-nous combien le poète a eu raison de dire qu'au siècle où nous sommes

Nul ne peut se vanter de se passer des hommes.

Au point de vue intellectuel, nos semblables nous sont plus utiles encore. Les idées que nous défendons, les croyances auxquelles nous tenons le plus, le langage dont nous nous servons et sans lequel toute science serait impossible, ne sont-ils pas leur œuvre en même temps que la nôtre? Aurions-nous pu les acquérir et les comprendre si la société où nous vivons ne nous avait prêté son concours? Lorsque, même dans la solitude, nous rêvons et nous pensons, nous pouvons nous dire qu'en chacune de nos pensées pensent et rêvent tous ceux qui nous ont précédés? Et c'est précisément parce que le flambeau qu'ils ont allumé nous a été transmis religieusement de main en main, à tra-

1. Payot, *L'éducation de la démocratie*, p. 51.
2. Payot, *id.*, p. 53.

vers les siècles, toujours plus brillant à chaque génération, que l'intelligence s'est ouverte toujours plus large à la vérité, étendant indéfiniment ses conquêtes dans le domaine de la science.

La même loi *régit notre moralité*, car celle-ci dépend de nos croyances et de nos sentiments, qui dépendent à leur tour des milieux où nous avons vécu et de l'éducation qu'on nous a donnée. Or, en éducation, nous avons beau nous montrer novateurs et frondeurs, nous subissons toujours l'influence du passé. Qui pourrait dire l'influence exercée par les penseurs grecs à travers les âges; l'influence qu'exercent encore ces maîtres incomparables qu'on appelle Corneille et Molière? Les mœurs même de la foule, ses préjugés, ont d'ailleurs une action non moins incontestable sur les générations nouvelles.

On a donc raison de soutenir que l'homme doit à la société le meilleur de lui-même, — comme il lui doit, parfois, ce qu'il a de moins bon, — car la solidarité se retrouve dans le mal comme dans le bien; que c'est la société qui a rendu possible sinon l'éclosion, du moins le développement de son intelligence, l'affermissement de sa volonté et l'extension de son empire

sur les choses. L'homme isolé — en admettant qu'il pût vivre dans cet état, — serait l'un des animaux les plus faibles; l'homme au milieu de ses semblables est, de tous les animaux, le plus parfait; bien plus, sa puissance et sa perfection s'accroissent chaque jour, grâce au capital utilisable de plus en plus riche que lui transmettent ses ancêtres. — C'est là ce qu'avait bien compris Pierre Leroux lorsqu'il soutenait « que nous ne saurions vivre ni développer nos facultés dans l'état d'isolement. — Chacun des éléments constitutifs de notre âme, ajoutait-il, par conséquent notre âme tout entière doit être considérée en elle-même, comme *un état latent*, comme une simple *virtualité*, qui ne peut se manifester que dans la société. » — C'est ce qu'établit avec plus de force encore, en s'appuyant sur les récentes découvertes de la science, M. Izoulet, qui voit dans l'association une puissance pour ainsi dire créatrice, en ce sens qu'elle a permis « à de simples virtualités de passer à l'acte », à toutes nos facultés de surgir et de s'affirmer. Ce qu'il résume dans cette formule significative : « L'âme est fille de la Cité ». — C'est enfin ce qu'a éloquemment défendu M. Léon Bourgeois dans son beau livre sur la solidarité.

Telle est la loi, clairement établie, sur laquelle le solidarisme repose; voyons les conséquences que l'on en tire.

*
* *

La première c'est que nous naissons tous *débiteurs* de la société [1], puisque sans elle nous ne posséderions ni la science, ni les instruments de travail, ni la nourriture dont nous avons besoin; puisque sans elle nous n'existerions pas.

La seconde, c'est que nous avons le devoir de rendre à la société ce que nous en avons reçu. Plus nous avons été favorisés, plus notre dette est grande, plus nos efforts, par conséquent, doivent être empressés à l'acquitter. Mais pour l'acquitter il ne suffit pas de se montrer reconnaissant envers ceux qui ne sont plus et de rendre service à ceux qui nous entourent; il faut encore travailler à accroître le capital qui nous

1. « Dès que l'enfant, après l'allaitement, se sépare définitivement de la mère, il est débiteur. — Dette, sa nourriture; dette, son langage incertain. — Dettes, et de quelle valeur, le livre et l'outil que l'école et l'atelier lui vont offrir... Plus il avancera dans la vie, plus il verra croître sa dette, car chaque jour un nouveau profit sortira pour lui de l'usage de l'outillage matériel et intellectuel créé par l'humanité. » Cf. les pages éloquentes que M. Léon Bourgeois consacre au développement de cette idée, *op. cit.*, p. 116 et suiv.

a été légué, afin d'améliorer le sort des générations futures, comme ont travaillé les générations disparues à améliorer le nôtre [1]. Ainsi, en dernière analyse, « le devoir social n'est que l'expression d'une dette ».

La troisième, enfin, c'est que la société a le droit de veiller à l'acquittement de cette dette, d'en apprécier, dans certains cas, l'étendue et, au besoin, de l'imposer par la force.

Comme on le voit, cette morale sociale est une morale purement juridique. Elle repose sur le quasi-contrat qui relie entre eux tous les hommes, par le fait même des services mutuels qu'ils se rendent en vivant associés. Il n'y a donc, en définitive, qu'une seule vertu sociale, la *justice*, dont la pratique, d'ailleurs, en sauvegardant les intérêts des autres, sauvegarde également les nôtres [2]. Ainsi se trouve écartée la *charité*, dont le prestige a duré trop longtemps : « Il faut, dit Pierre Leroux, aimer les autres par intérêt et par amour pour soi, parce que, sans eux, en dehors de la société, notre existence est impossible. La faire consister dans l'abnégation et le

1. C'est cette idée que développe longuement Pierre Leroux, notamment dans son livre sur la *Perfectibilité humaine*.

2. Voyez la *Cité moderne*, ouv. cit., ch. IV, p. 425 et suiv. (Paris, F. Alcan).

sacrifice, c'est folie[1]. » — « La doctrine courante du sacrifice, dit dans le même sens, M. Izoulet, est foncièrement contradictoire. » — « Mon devoir, c'est mon suprême intérêt », et mon suprême intérêt c'est d'être juste. Ainsi se trouve, quoique plus timidement, écartée la *fraternité* républicaine, dont la notion est plus précise, sans doute, mais reste encore « abstraite et dépourvue de sanction. » En résumé, le solidarisme substitue à toutes ces notions « une obligation quasi contractuelle, ayant, comme on dit en droit, une cause, et pouvant, par suite, être soumise à certaines sanctions : celle de la *dette de l'homme envers les hommes*, source et mesure du devoir rigoureux de la solidarité sociale[2] ».

*
* *

Il suffit de résumer dans ses grandes lignes cette doctrine, pour en apercevoir et l'élévation

1. « Aimez votre prochain, parce que votre prochain c'est vous-même. La charité, au fond, c'est l'égoïsme. » *De l'humanité*, t. I, p. 219. Ces expressions étonnent un peu, au premier abord, sous la plume d'un penseur dont l'existence entière est une réfutation de l'égoïsme; mais il est aisé de voir que l'égoïsme qu'il défend n'a rien de commun avec celui que combattent d'ordinaire les moralistes.

2. Léon Bourgeois, *op. cit.*

et la portée. Et d'abord, « quels sentiments de gratitude n'éprouvons-nous pas en songeant à cette admirable solidarité de l'espèce humaine dans laquelle chaque fourmi laborieuse apporte son brin d'herbe! » N'y a-t-il pas, en outre, une poésie réelle dans ce sentiment de la collaboration de l'univers entier dans chacun de nos actes, et dans cette conviction intime « que toutes ces vies obscures ou éclatantes qui nous ont précédés, nous protègent encore, comme nous protègent les efforts des survivants, et que dans les mêmes objets dont nous nous servons, comme dans les découvertes les plus hautes, il y a comme une fusion des énergies de tous? [1] »

En second lieu, à la conscience humaine inquiète et troublée par une longue période d'analyses et de discussions souvent stériles, où tous les principes de la morale ont été remis en cause, tous les dogmes ébranlés, il fallait une doctrine claire, précise, respectueuse à la fois des données de la science et de l'idée morale; or, le solidarisme ne présente-t-il pas ses caractères? Quel autre système permet aussi bien d'entrevoir et la nature et l'étendue de nos

1. J. Payot, *op. cit.*, p. 50.

devoirs? Celui qui peut apprécier exactement la grandeur de sa dette, ne sera-t-il pas naturellement porté à aider et à secourir ses semblables? Si souvent nous négligeons de leur rendre autant de services que nous le pourrions, c'est que nous n'avons qu'une idée confuse des services dont nous sommes redevables à l'association humaine. Le riche se rend-il toujours bien compte de ce qu'il doit au malheureux qui peine sans relâche? Le pauvre comprend-il bien toujours ce qu'il doit au riche qui l'occupe et le paie? Combien une connaissance exacte de leur dette réciproque ferait cesser de malentendus, et probablement apaiserait de haines? Le solidarisme a donc un immense mérite : il nous a montré clairement que beaucoup de devoirs considérés, d'ordinaire, comme de charité pure, sont, en réalité, des devoirs de stricte justice, et, par suite, des devoirs impérieux que, sous aucun prétexte, nous ne sommes autorisés à transgresser. Quand la charité nous presse, volontiers nous hésitons et discutons ses conseils : quand la justice commande nous ne nous reconnaissons pas le droit de discuter.

C'est par là, précisément, que le solidarisme bien compris, bien enseigné, peut avoir au point

de vue de l'éducation une immense influence. Aussi, croyons-nous que la première préoccupation des parents et des maîtres doit être de faire comprendre aux enfants quels liens infrangibles les unissent, non seulement à leur famille, mais encore à leurs concitoyens, voire même à tous les hommes. « Que la République, s'écrie un philosophe contemporain, qui a mis au service de cette œuvre toute son énergie et toute son éloquence, que la République néglige d'apprendre aux six millions d'enfants du peuple les éléments des sciences, mathématiques, physiques, biologiques, soit, j'y consens. — Je vais plus loin : qu'elle néglige même de leur apprendre à lire et à écrire, soit encore, j'y consens aussi. De tout cela on peut se passer à la rigueur. Mais qu'elle leur enseigne le fait essentiel, la vérité cardinale, à savoir *que la société est une association*, littéralement, c'est-à-dire que, dans la société, les citoyens ont des intérêts, non point opposés, mais connexes; que, par conséquent, ce qui est vrai, c'est, non pas comme on le croit, l'opposition des intérêts, mais au contraire, l'*identité des intérêts*; qu'enfin la société est une profonde et rigoureuse *solidarité*!

« Qu'elle leur enseigne cela, cela avant tout,

ou surtout, ou même, s'il lui plaît, cela seulement, — car, de cela, on ne peut, à aucun prix, se passer! — Que la République enseigne donc cette vérité cardinale aux enfants du peuple, — mais j'entends de façon à ce qu'ils la comprennent *réellement*, de façon à ce qu'ils la sentent, de façon à ce qu'ils en soient bien et dûment convaincus, persuadés, et enfin tout à fait *sûrs*! Oui, donnez-moi des « associés », ignorants, si vous voulez, mais loyaux! Et la terre sera un paradis. Que faites-vous, au contraire! Vous fabriquez des têtes savantes à des âmes déloyales Est-il étonnant que votre société soit un enfer?[1] »

* * *

Que l'enseignement de cette doctrine transforme la terre en Paradis... Nous n'osons guère l'espérer... Nous irons même plus loin dans nos réserves, car nous doutons que le solidarisme, tel que nous l'avons défini, suffise à fonder une morale, et que le « devoir social », ne soit, en dernière analyse, comme on l'affirme, que « l'obligation de payer ses dettes ».

1. Izoulet : *La Cité moderne*, op. cit. (Paris, F. Alcan.)

En premier lieu, nous voudrions que l'on commençât par définir cette idée même de dette qui prête fréquemment à confusions fâcheuses. Ainsi pouvons-nous raisonnablement et en toute justice, nous considérer comme les *débiteurs* de tous ceux qui nous ont procuré quelque bien, mais involontairement, par hasard, *malgré eux*? Pour ne prendre qu'un exemple : qu'est notre naissance, dans bien des cas, sinon l'effet regretté du caprice et du hasard? Or, combien, parmi les avantages dont nous jouissons, ont la même origine? Nous craignons, en second lieu, que, dans un sentiment très louable, mais qui n'a rien à faire ici, puisque nous sommes placés sur le terrain de la stricte justice, on ne confonde parfois les *débiteurs* et les *créanciers*. On nous parle éloquemment des bienfaits de nos ancêtres, et l'on a raison; cependant, nous ne pouvons pas oublier que beaucoup d'entre eux, en agissant, pensaient fort peu à nous; qu'ils ont été, dans leur temps, largement récompensés de leurs peines; enfin, qu'avec les œuvres qu'ils nous ont transmises : canaux, chemins de fer, travaux de toutes sortes, ils nous ont transmis également quarante milliards de dettes à payer et une caisse à peu près vide. Sans doute, il s'en

est trouvé parmi eux, qui n'ont songé qu'au bien de leurs semblables, tel saint Vincent de Paul, tel Pasteur; aussi bien à ceux-là ne marchandons-nous pas notre reconnaissance; mais la justice nous oblige-t-elle à généraliser?

En outre, ne sont-ils pas légion ceux dont la dette est à peu près impossible à établir? Parlerons-nous encore de dette à payer à celui qui, dès son enfance, a été jeté sur le pavé et abandonné à la misère? Que doit-il à ses parents? Que doit-il à la société? — Il y a, à l'heure actuelle, dans la seule ville de Paris, 22 000 enfants qui ne bénéficient même pas de l'instruction primaire. Sur ces 22 000 combien sont sans famille, sans gîte, vivant on ne sait où, ni comment! Ils font, comme nous, partie de l'organisme social, mais quel profit en ont-ils retiré? — Dès lors, si dans leur cerveau ne germe et ne grandit que la seule idée de justice, n'est-il pas à craindre qu'elle ne leur inspire de redoutables colères et des haines implacables contre la société entière? Comment exiger qu'au nom de la justice ils nous respectent? Comment demander qu'ils nous secourent dans un danger? que dans un naufrage, un incendie, ils nous tendent la main? — « Allons donc! Tu

es malheureux à ton tour? sauve-toi seul, si tu le peux! »

Mais laissons de côté les exceptions, et considérons ceux qui, comme nous, sont, par rapport à ces parias, des privilégiés dans l'association humaine. Lorsque je rencontre sur mon chemin un misérable que la débauche a réduit au dénument; qui, s'il l'avait voulu, aurait actuellement une situation préférable à la mienne, dira-t-on que la justice m'oblige de le secourir? Que j'ai une dette envers lui? Je sens, il est vrai, qu'il est bien de ne pas le repousser; mais je sens aussi que le motif qui m'inspire est d'ordre différent; qu'il est supérieur, dans ce cas, à la justice elle-même et la domine. Bannissez ce motif comme chimérique, réduisez toutes nos obligations à celle de payer ses dettes, et je passerai mon chemin en détournant la tête, comme le feront beaucoup d'autres qui viendront après moi.

On objectera, sans doute, que raisonner ainsi, c'est mal comprendre la solidarité. Qui m'assure que cet homme, auquel je refuse tout secours, ne deviendra pas, par le fait même de mon refus, un danger pour la société que je dois protéger? Si donc je lui rends service, ce n'est point pour m'acquitter envers lui, mais pour m'acquitter

envers l'association dont je fais partie. Je la protège comme elle me protège. — Soit; mais pourquoi serais-je tenu de m'imposer ce sacrifice plutôt que tel autre de mes semblables? Ils sont nombreux ceux qui sont plus riches que moi, ceux dont les charges sont moins lourdes. Que celui qui est dans le besoin aille frapper à leur porte; au nom même de la justice j'ai le droit de demander qu'ils soient les premiers appelés à son aide. En résumé, grâce au principe que l'on invoque comme fondement de la morale et règle de nos actions, on substitue partout le froid calcul au sentiment. Aussi, ne reste-t-il qu'un seul moyen de sortir d'embarras : c'est, dans les cas semblables à tous ceux qui précèdent, de recourir à l'*État-Providence*. Est-ce bien là l'idéal que se proposent d'atteindre les défenseurs du solidarisme?

*
* *

Nous croyons, nous, que, bien comprise, la loi de la solidarité humaine conduit à des conclusions fort différentes, et que la justice n'est pas la seule vertu dont elle inspire le respect.

En effet, s'il est vrai, même au point de vue

biologique, que parents et enfants ne sont, suivant la remarque d'Aristote, « qu'une seule substance en des individus distincts »; s'il est vrai qu'une tendance naturelle et souvent irrésistible nous pousse vers nos semblables, nous fait jouir de leurs joies et souffrir de leurs souffrances; s'il est vrai, enfin, que « rien de ce qui intéresse les hommes ne peut nous être étranger », comment ne pas voir en eux d'autres nous-mêmes? La notion de la *fraternité* que nos ancêtres avaient inscrite dans leur belle devise n'est donc pas une notion creuse et imprécise, mais bien une notion très nette, qui se trouve impliquée dans celle de la solidarité et qui nous aide à la mieux comprendre. Cette communauté des sentiments et cette fraternité des âmes a, d'ailleurs, si vivement frappé les philosophes de nos jours que plusieurs ne croient pouvoir l'expliquer qu'en admettant entre les hommes une identité de nature, la même volonté nous animant tous et nous faisant compatir ensemble[1]. N'est-ce pas la même communauté que prêchent, en se plaçant à un point de vue différent, toutes les religions,

1. C'est la thèse que M. Payot en s'inspirant de Schopenhauer défend dans l'ouvrage que nous avons cité, et dans son étude sur *la Croyance* (Paris, F. Alcan).

et qui forme notamment l'un des principes fondamentaux du christianisme?

Or, de même que dans l'analyse de la solidarité nous retrouvons la *fraternité*, de même nous y retrouvons la *charité* qu'en vain on voudrait exclure. Il suffit, pour cela, sans oublier les rapports qui nous unissent à la société, d'observer les sentiments que la conscience de notre dépendance fait naître. Est-ce que chacun ne sent pas en soi un instinct profond qui le pousse à vivre d'une vie toujours plus intense, plus complète et plus libre? est-ce que la raison ne nous dit pas que cette vie idéale que nous poursuivons ne saurait être ni celle de l'égoïste, ni celle de l'homme qui est simplement juste et paie ses dettes, mais celle qui rayonne autour d'elle, qui se répand et se donne sans compter, qui est aimante et généreuse? Telle est bien, si je ne me trompe, la thèse même qu'a défendue M. L. Bourgeois dans l'un de ses plus beaux discours : « La règle à laquelle se ramènent toutes les autres, disait-il, est bien simple : vivez, en *mettant hors de vous-même* le but supérieur de la vie. L'homme doit développer en soi toutes les forces de son corps, de son intelligence et de sa volonté, vivre de la vie la plus intense et, suivant la loi de tous

les êtres, s'efforcer d'accroître la quantité de vie qui lui a été léguée. Mais ce surplus d'énergie, c'est pour les moins favorisés que nous l'acquérons, c'est pour eux que nous devons le dépenser, et c'est cette partie de nous-mêmes que nous avons ainsi *donnée* aux autres, à ceux qui nous aiment, à nos enfants, à notre famille, à notre cité, à notre patrie, à la société tout entière, qui est la mesure de notre mérite et, lorsque vient la mort, le poids laissé par nous dans le plateau [1] ». On ne saurait plus éloquemment réfuter les théories qui font fi de la fraternité et de la charité, pour établir sur leurs ruines la seule idée de justice.

*
* *

Il ne s'agit donc pas d'écarter le grand principe de la solidarité, mais de l'interpréter d'une

1. Discours prononcé au Concours général en 1891. — Dans un discours plus récent, adressé à la jeunesse républicaine (16 mai 1897) quelque temps après la terrible catastrophe du bazar de la Charité, M. Léon Bourgeois, faisant allusion à une allocution trop célèbre, conclut en ces termes : « Non seulement nous ne prêtons pas à quelques puissances supérieures une idée de vengeance et de haine, mais nous ne la connaissons pas; pour nous, dans la lutte éternelle de l'esprit et de la matière, *c'est la matière qui est la haine et c'est l'esprit qui est l'amour.* »

manière plus scientifique et plus large, au lieu de l'anémier comme on tend à le faire. Quand on lui donne son sens plein, il est de tous le plus utile à méditer et à répandre. Il ne nous ordonne plus simplement, en effet, d'être justes, mais d'être bons; il nous met encore en garde contre une foule de préjugés et de sophismes qui, déjà, s'abritent sous son nom, et contre une foule d'entreprises auxquelles trop souvent l'opinion publique est indulgente. C'est ainsi qu'il nous amène à condamner l'esprit de coterie qui limite la solidarité effective à quelques membres privilégiés et à traiter les autres en ennemis; à flétrir toutes les associations de compères qui se solidarisent uniquement pour duper les naïfs et tomber les isolés; à réprouver, enfin, toutes les théories plus ou moins subtiles qui établissent, dès qu'il faut être généreux, des catégories arbitraires, comme si tous les hommes n'étaient pas dignes de pitié, par cela même qu'ils sont hommes... et malheureux.

CHAPITRE V

Le pessimisme [1].

Dans une de ces causeries familières où il aimait à railler ses confrères en philosophie, et à se railler un peu lui-même, Renan comparait nos beaux systèmes de métaphysique et de morale à ces bulles de savon que gonflent les enfants et qui reflètent toutes les nuances des milieux où elles éclosent : brillantes quand le ciel est brillant, ternes quand le ciel s'obscurcit,

1. Cf. Œuvres de Schopenhauer, Hartmann, Frauenstadt et Bahnsen. — J. Sully : *Histoire critique du pessimisme* (Paris, F. Alcan). — *Le pessimisme et la poésie.* — J. Hüber : *Le Pessimisme.* — Caro : *Le Pessimisme.* — Aulard : *Léopardi.* — Ribot : *La philosophie de Schopenhauer* (Paris, F. Alcan). — P. Janet : *Schopenhauer et Hartmann* (Revue des Deux Mondes, 1877). — Fouillée : *Critique des systèmes de morale contemporains*, liv. V (Paris, F. Alcan). — Guyau : *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*, liv. II (Paris, F. Alcan). — Boutroux : *Questions de morale*, etc.

mais si fragiles qu'un moindre souffle les dissipe. Tel lui apparaissait surtout le pessimisme : une bulle très sombre et très noire ! On l'admirait cependant encore il y a vingt ans ; elle est évanouie aujourd'hui, c'est pourquoi il faut se hâter d'en parler avant que le souvenir n'en soit perdu !

Le pessimisme que la plupart d'entre nous ont connu, — dont beaucoup ont été frappés, — ne parut, au premier abord, qu'un réveil de ce mal étrange dont nos grands-pères, vers 1830, ont, nous le savons, beaucoup souffert : la mélancolie. Mais on s'aperçut bien vite qu'il était un mal plus profond. Si la muse des mélancoliques, à la suite du « jeune malade à pas lents », s'était faite poitrinaire et versait d'abondantes larmes dans le lac de Lamartine ; si elle s'était éprise et de René et de Werther, elle tenait encore à la vie et l'on sent qu'elle se console en chantant. Celle des pessimistes est, au contraire, désespérée. En effet, le grand mal dont se plaignaient les pessimistes de notre jeunesse, c'était de vivre. La vie, écrivait l'un d'eux :

La vie atroce a mis mon cœur dans son étau ;
La vie aigre sonne un tocsin à mon oreille ;
La vie infâme a mis ses ... poux dans mon manteau !

La vie atroce, la vie aigre, la vie infâme : voilà comme on parlait alors d'une chose qu'en vieillissant tous ont appris, j'en suis sûr, à juger d'autre sorte, malgré les chagrins qu'elle a pu causer.

M. Jules Lemaître, — pour prendre un exemple plus illustre, — M. Jules Lemaître n'écrivait-il pas à cette époque :

Je souffre uniquement de vivre et d'être au monde!

Le pessimisme avait tout envahi : la philosophie, le roman [1]... et même les salons! M. Jules Claretie nous raconte qu'un de ses amis raillait un soir, devant lui, un bon jeune homme qui lui disait avec un soupir de soufflet de forge : « Ah! je suis bien malade! — Et où avez-vous mal, mon ami? — Moi! j'ai mal à la vie! [2] »

Tous ceux qui se rappellent ces temps déjà lointains se rappellent aussi, sans doute, avec quelle ironie, parfois cruelle, et avec quel entrain nos maîtres, — nos anciens : Caro, Janet,

1. Cf. *Bel-Ami*, de Guy de Maupassant; — *Cruelle énigme*, de Bourget; — *Mme Heurteloup*, de Theuriet; — *La Course à la mort*, d'Édouard Rod, etc,; — et les différentes critiques publiées, notamment en 1885, dans la *Revue des Deux Mondes*, la *Revue politique et littéraire*, le *Temps*, les *Débats*, etc.

2. Cf. J. Claretie, le *Temps*, 22 juin 1885.

Dyonis Ordinaire, Sarcey, Claretie, Brunetière, — faisaient la chasse au pessimisme! C'était là, évidemment, livrer le bon combat, et pourtant aujourd'hui que le pessimisme n'est plus, je me demande si l'on a toujours rendu justice à ses défenseurs et bien compris les raisons dont les plus sérieux d'entre eux se dupaient. Quand la jeunesse, — la jeunesse surtout, — s'éprend d'un système, philosophique ou social, c'est qu'il répond à un pressant besoin de son esprit, besoin que, le plus souvent, ont fait naître l'enseignement qu'elle a reçu et les milieux où elle a grandi.

*
* *

Ce que fut ce milieu, est-il utile de le rappeler encore? Tout contribuait à évoquer et à entretenir parmi nous le souvenir de nos défaites et des deuils qu'elles avaient semés. Nous nous sentions amoindris, et le sentiment de cette déchéance était d'autant plus pénible que l'espoir d'un relèvement prochain et d'une revanche certaine paraissait interdit. Si encore nos aînés avaient donné l'exemple de la sagesse et du recueillement! Mais on ne voyait, de tous côtés,

que luttes politiques, division des partis, émiettement des forces vives du pays. Ce désordre n'était sans doute qu'apparent : le sourd travail qui précède l'avènement d'un état de choses nouveau, l'effort pénible et nécessaire d'un peuple qui cherche un idéal, une organisation plus équitable et plus puissante; mais, comment la jeunesse l'aurait-elle compris? Aussi, volontiers s'abandonnait-elle au découragement.

Les questions sociales qui, de nos jours, passionnent les esprits, même les esprits des jeunes, ce qui est, quoi qu'on en dise, du plus heureux augure, laissaient à peu près indifférent. Elles n'étaient point assez mûres pour attirer et retenir. En outre, nul grand courant littéraire, nulle grande idée pour laquelle on eût pu s'enthousiasmer et lutter. Le naturalisme, lui-même, ne comptait dans nos rangs qu'un petit nombre d'admirateurs convaincus, et plusieurs s'éprenaient déjà, de préférence, de la poésie du Nord, et de la littérature étrangère qui satisfaisait davantage leurs goûts du symbole et du rêve[1].

1. Dès qu'une crise morale se produit dans nos rangs, la jeunesse presque aussitôt se porte vers les littératures du Nord. De là cet engouement excessif et maladif de tant de lecteurs français pour les œuvres de Tolstoï, Ibsen, Haupt-

Ce désarroi des consciences était accru chaque jour par l'enseignement qui nous était donné. La philosophie officielle n'avait plus la belle assurance d'autrefois. L'éclectisme était décidément abandonné, et nos maîtres les plus écoutés, se montraient parfois fort hésitants. C'est alors que se sont véritablement formées et fortifiées toutes ces petites écoles dont la lutte dure encore : les uns s'attachant au dogmatisme moral, si robuste et si fécond, de M. Renouvier; d'autres, au scepticisme charmeur et dissolvant de Renan; d'autres, enfin, au positivisme d'Auguste Comte et des nombreux savants qui continuaient son œuvre.

Les premiers ont été les plus heureux, car ils ont trouvé de suite une règle de conduite et une solide explication des choses; les seconds, sans idéal précis, se sont laissé bercer par la douce harmonie des phrases, satisfaits et tranquilles : ni ceux-ci ni ceux-là ne devaient connaître le pessimisme et en souffrir; quant aux troisièmes, qui, écartant le dilettantisme et le criticisme, demandaient à la science seule un credo, ils y étaient logiquement et presque invinciblement conduits.

mann, Strindberg, Maeterlinck, Björnsterne Bjornson, dont certains critiques paraissent plus préoccupés que de nos auteurs nationaux.

*
* *

Dans la jeunesse, en effet, plus encore, peut-être, que dans l'âge mur, l'esprit a besoin d'une explication générale des choses. Dès qu'il se sent apte à réfléchir par soi-même, il veut se rendre compte, se faire une philosophie, et c'est sur elle que, plus ou moins consciemment, se modèlent et ses pensées et sa conduite. Or, quelle philosophie peut-il dégager de la science quand, systématiquement, il écarte toute considération métaphysique, comme vaine et surannée?

Aux yeux du savant qui n'est que savant, l'Univers nécessairement se ramène à un vaste système de forces aveugles et fatales, soumises à des lois inflexibles et poursuivant, impassibles, leurs révolutions régulières. Un mécanisme immense dont les rouages se meuvent, sans qu'aucune lueur d'intelligence et de bonté ne préside à leur œuvre : tel est le monde. N'est-ce pas ainsi qu'il apparaissait déjà à Lucrèce [1]?

1. Lucrèce, liv. V, p. 196 et suiv. — Cf. Martha, *le Poème de Lucrèce*, ch. IX.

N'est-ce pas ainsi que l'ont conçu plusieurs de nos poètes contemporains dont nous lisions fiévreusement les ouvrages? Qui ne se rappelle ces vers de Leconte de Lisle :

La nature se rit des souffrances humaines;
Ne contemplant jamais que sa propre grandeur,
Elle dispense à tous ses forces souveraines
Et garde pour sa part le calme et la splendeur [1]?

Et ces autres plus explicites encore d'Alfred de Vigny sur l'indifférence de la nature :

Elle me dit : Je suis l'impassible théâtre
Que ne peut remuer le pied de ses acteurs.....
Je n'entends ni vos cris ni vos soupirs; à peine
Je sens passer sur moi la comédie humaine
Qui cherche en vain au ciel ses muets spectateurs.

Je roule avec dédain, sans voir et sans entendre,
A côté des fourmis les populations;
Je ne distingue pas leur terrier de leur cendre,
J'ignore en les portant les noms des nations.
On me dit une mère et je suis une tombe.
Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe,
Mon printemps ne sent pas vos adorations [2].

On conçoit quel effet devait produire de telles méditations sur des âmes de vingt à vingt-cinq ans que tout d'ailleurs, comme nous l'avons indiqué, portait déjà à la tristesse et au découragement.

1. Leconte de Lisle, *La fontaine aux lianes* (*Poèmes barbares*).
2. Alfred de Vigny, *la Maison du berger*.

*
* *

Mais la science ne nous montre pas simplement la nature comme indifférente à nos maux, elle nous la montre soumise à des lois que contredisent toutes nos notions sur la moralité. Nous croyons qu'il est de notre devoir d'assurer le triomphe des meilleurs; elle ne travaille, de son côté, sans nul souci de la justice, qu'à assurer le triomphe des plus forts. C'est là ce que Darwin et Schopenhauer ont, avec tant de relief, définitivement mis en lumière. Quelle est, en effet, l'existence des êtres vivants? Un combat perpétuel : combat entre les plantes qui se disputent et les sucs de la terre et les rayons du soleil; combat entre les animaux qui ne subsistent qu'en s'entre-détruisant; combat entre les hommes qui, malgré les entraves de la civilisation, se querellent pour un lopin de terre, pour une place, pour moins encore. De telle sorte que, à tous les degrés et dans tous les temps, tous se font une guerre acharnée, violente, dont les vainqueurs finalement sont les plus robustes et les plus adroits. Tels sont les faits que nous

dévoile la science : quelle est maintenant la leçon qui s'en dégage?

On sait comment ils furent interprétés par quelques fanatiques devenus tristement célèbres, et qu'on a désignés depuis sous le nom expressif de struggleforlifers. C'est cette interprétation que, dans une conférence publique [1], faite à la salle d'Arras, nous donnait Lebiez, le lendemain de son horrible assassinat et qu'il reproduisait, plus tard, pour sa défense, quand il fut arrêté, devant le juge d'instruction. — En voici le fidèle résumé : « D'où vient, disait-il à ses auditeurs un peu surpris de ses paradoxes, que tant d'hommes de valeur mènent une existence misérable pendant que tant de dégénérés prospèrent encore et réussissent? — De ce que, au lieu d'agir comme agissent les plantes, comme agissent les animaux, ils se sacrfiient sottement à

1. Cette conférence avait pour titre : « *Le fort mange le faible.* » Les idées qu'il se plut à y développer, comme une justification de son crime, naturellement ignoré de ses auditeurs, depuis longtemps déjà il les exposait devant ses camarades, tantôt froidement, méthodiquement, comme un professeur qui démontre un théorème, tantôt violemment comme un avocat qui défend sa propre cause. Tous se disaient en l'écoutant : « C'est un fou! » Et ils haussaient les épaules. Les événements nous apprirent qu'il était, de plus, un logicien à outrance, ne craignant pas de conformer ses actes à ses pensées.

un devoir chimérique, victimes de préjugés que nourrissent et développent un système d'éducation dangereux, une philosophie radoteuse et des religions vermoulues. — Et quel est le beau résultat de ce beau dévouement? — L'abâtardissement de plus en plus visible de la race humaine, puisque les forts sont immolés aux faibles. Mettons-nous donc bravement à l'école de la nature, la seule éducatrice qui ne mente et ne trompe jamais, car elle instruit, non par des mots et des fables, mais par des faits. Or, elle nous enseigne que les mieux armés seuls sont dignes de vivre; que les peuples donc ne l'oublient pas... Quant aux scrupules qui nous arrêtent, il faut s'en défaire au plus vite. Est-ce que la nature a donné des scrupules aux animaux? Que de vols et d'assassinats ils commettent chaque jour, et que, pourtant, nous ne songeons pas à condamner en leur appliquant nos sottes règles de morale! La conscience elle-même n'est que le dernier fantôme d'une superstition vieillie : il suffit de le regarder en face pour le faire aussitôt s'évanouir. »

Et ce fantôme, Lebiez l'avait si bien chassé, qu'il mourut sans manifester le moindre regret, sans témoigner le moindre remords. Il fut ainsi

logique avec lui-même et avec son système jus qu'au bout : il s'était insurgé au nom de la force brutale, et la force l'avait vaincu : il subit son châtiment sans se plaindre [1].

*
* *

Les Lebiez et les Barré restèrent heureusement des exceptions et l'armée des vrais struggle-forlifers ne compta jamais, quoi qu'on en ait dit, qu'un petit nombre de volontaires. Toutefois, si tous ceux qui demandèrent à la science seule leurs inspirations, non seulement n'aboutirent point à de semblables doctrines, mais les combattirent avec énergie, beaucoup furent conduits à cette conclusion que la vie, telle qu'elle s'offre à nous, est mauvaise et que mieux vaudrait qu'elle n'eût jamais existé. Les struggle-forlifers ont encore une foi, un idéal : ils conservent encore un culte : le culte de la force;

1. Ce simple exemple ne nous prouve-t-il pas l'influence considérable que peut exercer une doctrine sur certains esprits, car nul doute que Lebiez ne fut un convaincu? Il en fut de lui comme du « Disciple » de Bourget; la réalité vient ici justifier le roman. — Cf. sur la thèse que nous avons résumée ici et sur sa réfutation, la belle pièce d'Alphonse Daudet : *La lutte pour la vie.* Cf. également, Dostoïewski : *Crime et châtiment.*

on sent qu'ils admirent ceux dont l'intelligence et l'énergie s'imposent. S'ils avaient connu les rêves de Nietzsche, nul doute qu'ils n'eussent accepté, en partie du moins, les conseils de Zarathustra et sa théorie de « l'Ubermensch »; — les autres, au contraire, n'ont même pas ce culte et cette espérance. — Que vaut, en effet, cet homme supérieur dont ils s'enthousiasment? La nature elle-même n'en fait-elle pas un jouet?

L'œuvre de la sélection naturelle ne produit jamais rien de fixe et de définitif. Les êtres les plus parfaits ne sont que des ébauches qu'elle brise, comme elle brise les espèces qui tour à tour disparaissent pour céder la place à des espèces nouvelles qui disparaîtront également quand l'heure sera venue. Il semble même qu'un organisme soit d'autant plus délicat et plus fragile, d'autant plus sujet aux maladies et à la souffrance, qu'il est plus perfectionné. La vie et les écrits de Pascal en sont la preuve éloquente.

C'est à la démonstration de cette thèse que Hartmann, avec une rare puissance d'analyse, consacre une partie de ses œuvres. Passant en revue tous les biens que recherchent les hommes, et qu'il divise en six classes, il en étudie la nature, les caractères, les effets, en montre le

néant. Les uns doivent leur prix momentané à de simples illusions éphémères, les autres entraînent tant de maux à leur suite qu'ils sont de véritables fléaux. En un mot, et c'est là sa conclusion : « le bilan de la vie se liquide par un déficit énorme de plaisir et une véritable banqueroute de la nature [1] ».

1. On a souvent considéré le Pessimisme qui a sévi parmi nous comme une maladie d'importation allemande : c'est là une erreur historique. Si les œuvres des philosophes allemands ont eu tant de succès en France, — un succès même exagéré, — c'est qu'elles correspondaient à un état d'esprit déjà existant. Leur seul mérite est d'avoir donné un nom au malaise dont nous souffrions, et d'avoir présenté, comme en un tableau, la plupart des griefs que chacun formulait. — Il serait, d'ailleurs, difficile de trouver en France un seul écrivain qui ait sérieusement défendu les Principes métaphysiques sur lesquels Schopenhauer, Hartmann et Bahnsen, appuyaient toute leur doctrine... Pour Schopenhauer, si le monde est mauvais, c'est que la volonté est l'essence même de l'être et que tout exercice de l'activité est une souffrance : son système peut se résumer ainsi : « Être c'est agir ou vouloir; agir c'est faire effort; faire effort c'est souffrir; donc, être, c'est souffrir. » Le plaisir n'est qu'un accident dans la vie, et un accident fâcheux, car il réveille le désir et avec lui la douleur. — Hartmann s'est plus spécialement appliqué à l'analyse des biens recherchés par l'homme, et sa conclusion est, comme nous l'avons vu, que la somme des douleurs l'emporte de beaucoup sur celle des plaisirs. — Quant à Bahnsen, il va plus loin encore que ses deux prédécesseurs : il s'attaque résolument à la loi du devoir et s'efforce de prouver qu'elle n'est qu'une loi dont les arrêts mutuellement se condamnent; or, cette loi serait telle, parce que la volonté d'où elle procède est elle-même essentiellement contradictoire. Le pessimisme ne pouvait évidemment aller plus loin. En tête de sa doctrine Bahnsen aurait pu écrire comme Dante au seuil de l'enfer : « Laissez toute espérance, vous qui entrez ici. »

A ce réquisitoire de Hartmann et des pessimistes qui ont fait cause commune avec lui, on a objecté, il est vrai, que la vie, en somme, était bonne, au moins pour eux, puisqu'ils en étaient les privilégiés; que leur désespérance, en outre, serait moins grande, s'ils songeaient davantage aux autres, s'ils se dévouaient à quelque noble cause; s'ils se rendaient mieux compte des progrès accomplis déjà, tant au point de vue du bien-être matériel, qu'au point de vue de la moralité : La vie à certaines heures est méchante, sans doute, mais ne dépend-il pas de nous de la rendre de moins en moins dure pour ceux qui nous succéderont dans l'avenir?

Au point de vue purement scientifique, ces objections ont-elles la vertu qu'on leur prête?

Qu'importe, en somme, que nous soyons heureux, si ce bonheur est acheté au prix de mille souffrances; si nos privilèges ne sont dus qu'aux efforts pénibles et continus des travailleurs malheureux qui nous les ont procurés? La condition du plus grand nombre des hommes n'en est pas moins déplorable et l'optimisme de quelques-uns fort irritant. On nous conseille de nous dévouer à nos semblables, à nos enfants, à notre

pays? Mais quel sera le résultat de notre dévoûment? Ceux dont nous aurons rendu la vie possible seront-ils moins à plaindre que nous? Le progrès dont on nous parle n'est-il pas une chimère? Ici encore il est fort à craindre que l'on ne confonde le rêve avec la réalité. Ce que nous apprend la science, c'est que plus vous satisfaites les besoins des hommes et plus ces besoins renaissent, impérieux et tyranniques. Nous luttons avec acharnement pour combattre la douleur, et la douleur se rit de nos efforts, déjoue toutes nos ruses, renaît sans cesse plus aiguë, plus menaçante, plus intolérable, à mesure que nous la serrons de plus près. Qui oserait soutenir que nous ne sommes pas plus accessibles à ses atteintes que ne l'étaient nos ancêtres? C'est là une vérité de fait dont la constatation est à la portée de tous. « Chaque jour, écrit un savant contemporain, s'accroît le nombre de ceux pour qui toutes les impressions sont pénibles, chez lesquels l'exercice des fonctions les plus simples devient douloureux. Leurs souffrances sont même multipliées à ce point que notre langue, malgré sa richesse, n'a plus assez de superlatifs pour répondre à ces exagérations. En outre, ils sont si nerveux, et leur constitution

est si délicate, qu'il leur est impossible d'endurer la moindre douleur [1]. »

N'est-ce point notre siècle, siècle de civilisation avancée, qui a vu naître toutes ces âmes d'une sensibilité excessive, d'autant plus blessables qu'elles sont plus affinées et dont l'analyse enrichit la plupart de nos œuvres littéraires? Est-ce là le progrès qu'on nous fait espérer? l'idéal qu'il faut poursuivre? La loi de l'évolution, que l'on confond avec la loi du progrès, tend donc, en définitive, à accroître de plus en plus la douleur des êtres vivants, à mesure qu'elle travaille à rendre plus complexe leur constitution physique et mentale. Comment, dès lors, ne pas conclure que le monde est mauvais, et ne pas en revenir à cette plainte de Job : « Malheureuse la nuit où un homme a été conçu ! »

Tels sont les arguments dont, il y a vingt ou vingt-cinq ans, la jeunesse pessimiste se leurrait. Il serait superflu, sans doute, d'en entreprendre, après tant d'autres, une rigoureuse critique. Mais peut-être n'était-il pas inutile de montrer, par un exemple précis, à quelles conséquences la science peut conduire lorsqu'elle est prise comme inspiratrice unique, et comme unique règle de vie.

1. Dr Jules Rochard, *La douleur.*

CHAPITRE VI

La morale esthétique.

On a défini le Pessimisme « la maladie de l'idéal ». C'est parce qu'ils n'ont pu découvrir le vrai sens de la vie, entrevoir les raisons qui légitiment la douleur, se donner à eux-mêmes une explication des choses qui satisfasse leur impérieux besoin de justice, que les pessimistes ont considéré l'existence comme un mal. Ils se sont attachés à la science seule, et la science leur a fermé toute perspective sur l'au-delà, et la vie est restée pour eux une énigme. Nulle doctrine, peut-être, n'a mieux mis en lumière la nécessité pour l'homme, qui veut remplir son rôle d'homme, de s'élever au-dessus des faits, et de chercher, pour règle de conduite, une loi supérieure à celle qui régit les forces brutes de la nature.

Cet idéal que les pessimistes n'ont pu dégager, il semble qu'enfin on l'ait aperçu de nos jours, et, s'il faut en croire quelques moralistes de la dernière heure, disciples plus ou moins fidèles des Grecs, c'est l'esthétique qui nous le fournirait. Sans renier la science qui les a bercés, ils reconnaissent qu'au-dessus d'elle il y a une puissance qui la domine, la puissance de l'art; qu'au-dessus du vrai, il y a le beau, et que c'est sur la beauté que notre esprit doit se régler. Examinons, d'ailleurs, les arguments qu'ils invoquent et les conséquences qui en découlent.

*
* *

Suivant un petit nombre d'entre eux, — car ils forment déjà des écoles distinctes, — les hommes se diviseraient en deux classes : les « intellectuels »... et les autres. C'est des premiers spécialement qu'ils s'occupent. « Nous restons, disent-ils, entre nous. » Or, les intellectuels sont ceux qui « ayant dépouillé leur individualité, étant sortis de leur caste et de leur race », ont « perdu le goût de toute activité, et se trouvent, par un heureux privilège, placés au

point de vue de la contemplation sereine[1] ». Guéris, comme ils s'en glorifient, « du mal hystérique qui est le principe du mouvement dans l'humanité, ils cessent d'agir et se tiennent en leur observatoire ». De là, la vision toute spé-

1. Comme on le voit, nous laissons ici à l'auteur que nous citons le soin de définir lui-même le titre qu'il se donne; mais, depuis que ces lignes ont été écrites, le terme d'*intellectuel* a pris une extension beaucoup plus grande et il semble bien que tous les esprits clairs et précis regrettent l'abus qui en est fait. D'un côté, en effet, MM. Brunetière et Lemaître, de l'autre MM. de Pressensé et Paul Meyer, d'un commun accord, le condamnent. Comme M. Lemaître, M. P. Meyer le trouve « fâcheux et ridicule »; c'est là, dit-il, « une appellation vague d'autant plus difficile à définir qu'elle manque de tradition » (Lettre à M. Lemaître.) M. de Pressensé, dans sa conférence sur l'*idée de Patrie*, reconnait également que c'est un « mot bien *impropre* et bien *fâcheux* ». — Il est bien fâcheux, en effet, et en voici la preuve : Dans une réunion, composée presque exclusivement d'ouvriers, l'un d'eux vint me demander de vouloir bien leur dire ce que c'est qu'un *intellectuel*. Grand fut mon embarras. Je ne pouvais leur dire sans doute que ce mot désignait « les plus intelligents »; la définition eût été imprudente et fausse; je répondis simplement qu'on entendait par là ceux qui travaillent surtout intellectuellement, tels que les écrivains, les avocats, etc... Je n'avais pas achevé que mon interlocuteur reprenait avec force et non sans colère : « Ainsi, jusqu'à ce jour nous avions eu des classes bien distinctes, les nobles, les bourgeois et puis les travailleurs; maintenant, cela change, nous aurons les intellectuels d'un côté et nous de l'autre, c'est-à-dire toujours des aristocrates. Et ces intellectuels s'imaginent qu'ils aiment seuls la justice et la vérité... Eh bien, ils se trompent... » Je résume bien entendu sa réponse, qui fut très applaudie. — Si je rapporte ici cette anecdote, c'est qu'elle me paraît très suggestive et bonne à méditer.

ciale qu'ils ont des choses, vision purement intellectuelle et qu'avive le désintéressement du désir de vivre. Ceux que tourmente encore ce désir ont la vue obscurcie par les buées qui s'élèvent sans cesse du labeur de leurs activités; chez les intellectuels, au contraire, s'est opérée l'entière métamorphose de la volonté agissante en volonté spectatrice. « De cette volonté résorbée tout entière dans le regard et qui n'agit plus, aucune buée ne s'élève qui puisse restreindre le cercle de l'horizon, en sorte que cette absence de vapeurs dans le ciel de la connaissance crée l'étendue de la vue intellectuelle. » L'intellectuel doit donc, une fois élevé à cet état spécial inaccessible à la foule, apercevoir ce qu'elle n'aperçoit pas, juger les systèmes comme ils le méritent, établir avec plus de justesse une hiérarchie des valeurs et par suite apprécier sainement et les hommes et les choses. Quelle sera, maintenant, la ligne de conduite de ces nouveaux penseurs, ou, pour emprunter leur langage plus précis, *l'attitude* qu'ils prendront, et vis-à-vis des autres, et vis-à-vis d'eux-mêmes? Vis-à-vis des autres, cette attitude ne peut être que celle « d'une négation universelle », cette négation intervenant « pour discréditer le temps présent

et favoriser l'éclosion d'autres rapports entre les choses ». Vis-à-vis d'eux-mêmes, la seule attitude qui convienne, est « de contemplation esthétique ». « Elle consiste à s'intéresser aux phases successives par lesquelles une énergie s'objective vis-à-vis d'elle-même en un système moral : décomposant sa spontanéité en lois impératives, à mesure que celle-ci se disperse et s'évapore, la récupérant extériorisée en contraintes religieuses et sociales qui développent sa virtualité selon des modes nouveaux. *Tout désir d'intervention est, cela va de soi, écarté*; il n'est que d'admirer par quelle suite les gestes d'un tempérament sont devenus, pour tous ceux qui participent de lui, les lois du monde, les notions abstraites du bien et du mal, du juste et de l'injuste. » Ainsi se dessine tout un système moral ou social purement esthétique et dont la valeur se mesure à la beauté.

Il est fort difficile sans doute à ceux qui n'ont pu se « démunir encore des émotions qui sont l'apanage des volontés en acte et chasser les buées qui surgissent du labeur de leurs énergies », d'apprécier comme il convient cette vision intellectuelle des choses et la conception morale qui s'en dégage. Aussi bien les intellectuels

reconnaissent-ils qu'il n'est point donné à tous d'atteindre à ces hauteurs. Leur attitude contemplative et esthétique ne saurait donc convenir qu'à ceux qui sont logés déjà dans « la tour d'ivoire » dont ils parlent, et qui ont dépouillé toute individualité, c'est-à-dire au petit nombre. Il en était de même des préceptes du Bouddha, auxquels ils font songer, et qui, eux aussi, préconisaient la vie contemplative et le nirvâna, c'est-à-dire le renoncement absolu et l'extinction du désir. Ce qui prouve que, de tous temps, il fallut aux âmes d'élite une morale que le vulgaire jamais ne sut comprendre.

*
* *

A côté de ces philosophes contemplatifs s'en trouvent d'autres tout aussi épris d'harmonie et de beauté, mais épris également de vie libre et active. Le sage n'est point pour eux le simple observateur des événements qui, sans cesse, devant lui se déroulent; mais bien celui qui intervient dans leur évolution, s'efforçant même de les modifier et de les seconder quand il le juge opportun et possible. S'il recherche l'émo-

tion esthétique, c'est qu'il voit en elle, pour la volonté, le plus puissant des moteurs; si son idéal est un idéal de beauté, c'est que la beauté lui paraît être le bien suprême. Éveiller en nous le sentiment du beau, et travailler à rendre ce sentiment de plus en plus délicat et subtil; faire de la vie, guidée par ce sentiment, une véritable œuvre d'art dont les actes s'harmonisent entre eux et s'harmonisent avec l'ensemble des choses, tel est le but que ces philosophes proposent à nos efforts et dont la réalisation doit assurer celle de la moralité.

Cette conception qui rappelle, non plus l'hypnose des fakirs indous, mais les plus admirables théories de Platon, et les plus belles œuvres de l'école spiritualiste française de la première moitié de ce siècle, est d'autant plus séduisante qu'elle semble satisfaire à la fois le cœur et la raison. Quelle est, en effet, l'exclamation qui s'échappe de nos lèvres lorsque nous sommes en présence d'un de ces grands dévoûments qui forcent l'admiration? Nous ne disons pas que « c'est bien », mais que « c'est beau ». N'est-ce pas la même épithète que nous employons quand il faut qualifier la vie des sages dont la conduite nous est offerte en modèle, la conduite de tous

ceux qui ont lutté pour la justice, sans défaillance, qui ont poursuivi sans cesse le même idéal élevé[1] ? C'est que les uns et les autres, dans leurs pensées et dans leurs actes, réalisent un ordre plus achevé que l'ordre ordinaire des choses; contribuent, dans la mesure de leurs forces, à faire disparaître de l'Univers, les discordances qui nous choquent; à nous faire entrevoir une perfection plus grande, un idéal de vie plus féconde, parce que les énergies qu'elle possède sont mieux harmonisées...

Et ce sentiment de la beauté, tous sont capables de l'éprouver, même les plus incultes. Il naît en eux spontanément et, parfois, avec une intensité saisissante. Racontez aux enfants, racontez à la foule quelque brillant acte de courage, de générosité ou de bonté, et une flamme aussitôt s'allume dans les yeux : vous sentez que les cœurs battent plus vite et que les volontés se réveillent. C'est que l'émotion esthétique est essentiellement désintéressée et essentiellement contagieuse. Dès qu'elle surgit, on ne songe plus qu'à l'objet qui la fait naître; on s'enthousiasme

1. Les Grecs désignaient par un même mot le beau et le bien réunis (καλοκάγαθός) et les anciens Romains disaient comme nous : « *Pulchrum ac decorum est pro patria mori.* »

pour lui, et il est rare que cet enthousiasme dont la manifestation est presque irrésistible lorsqu'il s'agit de la beauté morale, ne gagne pas de proche en proche et très vite jusqu'aux âmes les plus froides.

Ces effets de la beauté morale, toutes les autres beautés de la nature ou de l'art sont capables de les produire à des degrés divers, c'est pourquoi leur valeur éducative est immense. Platon [1] en était si convaincu qu'il conseillait aux éducateurs de son temps de mettre le plus possible la jeunesse en présence de toutes les œuvres belles, leur vue ne pouvant inspirer que des pensées saines et salutaires [2]. Le beau,

1. « Nous ne pouvons, dit Platon, contempler dans les œuvres de la nature et de l'art une parfaite harmonie, sans participer à l'intelligence qui l'a réalisée, nous apprenons, en imitant des mouvements si réguliers, à corriger l'irrégularité des nôtres. De même, ajoute-t-il, en nous donnant la musique, les Muses ont voulu nous aider à régler et à mettre d'accord entre elles les révolutions capricieuses de notre âme. »

2. M. Ravaisson voudrait également « que l'enfance et la jeunesse de toutes classes, mais surtout l'enfance et la jeunesse appartenant aux classes populaires, fussent élevées, avant tout, comme dit un poème d'un temps qu'on représente souvent comme tout à fait barbare, *in hymnis et canticis;* que les enfants, les jeunes gens, les adultes, fussent, dans nos écoles, entourés de reproductions fidèles des chefs-d'œuvre de l'ordre le plus élevé, afin qu'ils puissent en recevoir, soit une féconde inspiration, soit, tout au moins, une utile influence. » — « On se plaint, ajoute-t-il, que les heures

remarque Kant, nous prépare à aimer quelque chose; il nous permet de passer, sans une transition trop brusque, de l'attrait des sens, à un intérêt moral habituel, en nous apprenant à trouver dans les objets même des sens une satisfaction libre et indépendante. » Un philosophe contemporain va plus loin encore et soutient « que l'art nous fait sympathiser avec la vie tout entière; qu'il généralise nos sentiments et nos passions et nous met dans l'état d'une personne sœur de toutes les autres, à qui rien d'humain n'est étranger. »

Enfin cette morale qui conseille plutôt quelle n'ordonne, qui ne nous recommande d'autre culte que le culte de la beauté, a un mérite inappréciable aux yeux de tous ceux que n'ont pu satisfaire ni les morales utilitaires ni les morales du devoir pur. Elle offre, de plus que les premières, à notre activité, un idéal élevé

de loisir soient trop souvent remplies par des distractions ou des joies d'un ordre tout matériel, où les mœurs se corrompent, où l'esprit s'avilit. En serait-il de même si les classes populaires étaient mises en état de goûter les satisfactions d'ordre supérieur que procurent les belles choses; si elles étaient instruites, fût-ce dans une faible mesure, à se plaire dans cette sorte de divine et salutaire ivresse que procurent, par l'ouïe et par la vue, les proportions et les harmonies? » Ravaisson, *Dictionnaire pédagogique*, article ART.

dont on ne peut pas ne pas s'éprendre; elle respecte, en outre, en chacun de nous, la liberté que la seconde semble vouloir violenter. Plus « d'impératif catégorique », — cet impératif qu'on a défini « un caporalisme pour des brutes »; — mais le simple attrait de la beauté. Nous ne devons plus agir par ordre, mais par plaisir; par simple respect du droit d'autrui, mais par bonté et par amour. En un mot, notre règle de conduite, tout en étant conforme à la raison, puise surtout sa force dans le sentiment, et de là lui vient précisément son efficacité, car le cœur restera toujours le plus puissant moteur de la volonté.

On comprend, dès lors, que l'un de nos maîtres ait pu résumer tous ces conseils aux éducateurs de la jeunesse dans cette formule précise : « Donner à la culture esthétique tout le développement dont elle est susceptible, eu égard aux circonstances et au milieu, et élever le but à atteindre, à mesure que s'élève le niveau moyen. C'est la définition même de l'entraînement : *ad alta per alta* [1] ».

1. Evellin : *Rapport sur l'enseignement de la morale dans les écoles primaires de l'Académie de Paris* en 1897.

*
* *

Nous sommes loin, comme on le voit, des conceptions platement utilitaires qui réduisent toute la morale à un calcul des intérêts, rejettent toute étude qui n'a point d'application pratique et immédiate, et condamnent l'éducation esthétique, du moins quand on veut la donner à tous, sous ce prétexte spécieux que « l'art et le peuple sont ennemis ». Nous doutons cependant que cette morale nouvelle qui tend à substituer l'attrait du beau à l'obligation du devoir, et les suggestions du sentiment aux ordres de la raison, ait toute la vertu qu'on lui prête. Que l'émotion esthétique puisse être un admirable auxiliaire; que les inspirations de la beauté et de l'art aient pu fournir à quelques grands génies un idéal de conduite admirable et sublime; qu'elles aient même une influence profonde et sur les enfants et sur les foules, il n'est guère de moraliste qui, à l'heure actuelle, le conteste. Mais s'en remettre à elles seules du soin de nous guider tous, c'est s'exposer à plus d'une surprise fâcheuse.

Et d'abord, ne savons-nous pas combien l'idéal de la beauté, — même de la beauté morale, — est flottant; combien ses inspirations sont confuses, leur influence inégale, suivant nos états d'âme? Maintes fois il nous arrive de constater qu'une action est bonne, de la louer intérieurement, même malgré nous, alors que sa beauté nous reste inaperçue. C'est que seules paraissent vraiment belles les vertus brillantes, peu communes, inaccessibles au petit nombre : les autres, les vertus modestes, celles de tous les jours, celles qui exigent peut-être le plus de force et de persévérance, le plus de vraie moralité, trop souvent laissent indifférents. N'est-ce pas à ces vertus cependant qu'il faut surtout songer : n'est-ce pas en les pratiquant en premier lieu qu'on se prépare à celles qui ont plus d'éclat.

L'influence de l'art est plus suspecte encore, quand nulle autorité n'est là pour la combattre. C'est qu'en effet, comme on l'a judicieusement fait observer, « elle s'exerce presque toujours dans le sens où inclinent les hommes, en flattant les désirs accoutumés, les ambitions communes; » c'est que, si elle « calme parfois les passions, fréquemment aussi elle les déchaîne ».

Les émotions que fait naître l'art sont, il est vrai, très efficaces contre les douleurs morales et, par suite, extrêmement utiles, mais elles sont fugitives : « elles ressemblent plutôt à ces remèdes qui endorment la douleur qu'à ces remèdes énergiques qui la suppriment : en tout cas, elles laissent rarement de quoi se passer d'elles, lorsqu'elles ont cessé [1]. »

Enfin, ce qui est toujours à redouter, c'est que le culte de la beauté pour la beauté ne nous porte à préférer la forme au fond, les belles phrases, même vides, aux solides pensées; c'est qu'il ne nous amène à méconnaître les vrais caractères de la vie qu'il nous faut vivre, et ne nous rende trop indulgent pour certains actes, trop dédaigneux pour certains autres. La vie qui nous est faite est loin de ressembler à un élégant poème dont les épisodes s'harmonisent entre eux. Le souci de cette harmonie rêvée ne doit même pas être notre souci principal : nous préférerons toujours à cet éloge célèbre : *qualis artifex!* » cet autre éloge plus simple : « quel honnête homme! » La beauté du geste nous importe peu, si la pensée qui l'inspire est con-

1. H. Berr : *Vie et science.*

traire au devoir, quelque prosaïque d'ailleurs que soit ce devoir. Lorsqu'elle conduit soit au dilettantisme, soit au mysticisme contemplatif dont nous avons parlé déjà, la morale esthétique devient un vrai danger. Les époques où l'art a brillé du plus vif éclat nous fournissent sur ce point plus d'un renseignement utile. Que l'on songe, par exemple, aux Italiens de la Renaissance « dont l'idéal social, les habitudes, la conception de la morale et de l'homme sont conditionnés et déterminés par le concept de l'art[1] », et que l'on mette en regard leur conduite. Le parallèle sera des plus concluants. Que d'exemples encore, même de nos jours, nous prouveraient combien il est périlleux de mesurer à la beauté des choses leur valeur absolue, et combien facilement les préoccupations esthétiques exclusives développent l'orgueil et la vanité! Celui qui s'éprend ainsi de son rêve d'artiste, volontiers s'éprend de lui-même et de sa distinction suprême, tout ce qui s'en éloigne ne pouvant lui paraître que misérable et vulgaire.

Quant à vouloir enseigner cette morale à nos

1. Cf. John Addington Symonds, *Renaissance in Italy.*

enfants, ce serait pure chimère, et ceux qui le tenteraient feraient vite regretter le vieux catéchisme d'autrefois. Ce qu'il faut à la jeunesse, ce sont des notions nettes et précises, et de telles notions, en esthétique, sont rares; ce qu'il importe de lui apprendre avant tout et surtout, — car de cela elle ne peut en aucune manière se passer, — c'est la distinction du bien et du mal, du juste et de l'injuste. Ce dont il faut que, de très bonne heure, le plus tôt possible, elle soit absolument convaincue, c'est que le bien, le juste et l'honnête doivent être pratiqués, tout ce qui leur est contraire, combattu. Il faut qu'elle acquière le respect et l'amour du devoir, qu'elle se sente tenue à lui obéir et qu'elle sache que la loi qui l'oblige est respectable et sacrée. Voilà sur quels fondements il est nécessaire d'asseoir une éducation, si l'on veut que cette éducation soit vraiment profitable; si l'on veut qu'elle contribue à élever l'individu et à améliorer la société. Et, ce sont précisément ces idées de devoir et de loi inviolable que l'esthétique ne nous montre pas. Il se peut que son idéal éclaire toute conscience, comme l'idéal du bien, mais il l'éclaire d'une lumière moins vive et moins soutenue. C'est que le premier a sa source dans la raison qui est, en défini-

tive, comme le remarquait Descartes, la faculté la mieux répandue parmi les hommes, tandis que la seconde a sa source surtout dans le sentiment qui est mobile, changeant, sujet aux défaillances et à l'exaltation, tributaire de mille causes étrangères, et, par suite, extrêmement décevant.

La nécessité de maintenir entre le beau et le bien l'ancienne distinction des anciens philosophes, — distinction qui peut-être s'efface, comme le pensait Platon, lorsqu'on s'élève sur les sommets, — paraît surtout évidente lorsqu'on vit au milieu des enfants. Pour les esprits cultivés on conçoit, à la rigueur, que l'émotion esthétique et l'émotion morale se fondent de telle sorte qu'il soit superflu de les séparer; pour les esprits simples, — et tel est l'esprit de tous nos enfants, — cette fusion n'est jamais complète. Dites-leur qu'il est beau de ne pas voler, de ne pas mentir, ils ne vous comprendront pas : dites-leur que ces actes sont injustes, qu'ils ne doivent pas faire aux autres ce qu'ils ne veulent pas qu'on leur fasse, et ils entendront vos conseils. Prétendre de même que l'initiation aux belles œuvres de la nature et de l'art pourra suppléer à un enseignement moral proprement dit, c'est s'illusionner plus qu'il n'est permis sur

les aptitudes de la jeunesse, et tous ceux qui la connaissent autrement que par les écrits des philosophes, sont unanimes sur ce point.

Est-ce à dire que nous devions bannir toute éducation esthétique comme étant sans portée? Nous avons clairement établi le contraire. Sans elle, maîtres et parents n'accompliraient que la moitié de leur tâche, et, maladroitement, se priveraient d'une aide indispensable. Seulement cette éducation ne doit être qu'une éducation secondaire; un moyen de féconder l'autre et de la rendre plus efficace en la rendant plus aimable et plus complète. Par elle, nous pouvons accroître l'amour du bien et fortifier la volonté de toute l'énergie qu'elle empruntera au sentiment éveillé.

C'est à la même conclusion qu'aboutit l'un de nos éducateurs contemporains qui a le mieux fait ressortir toute la puissance et toute la fécondité de l'émotion esthétique, lorsqu'il recommande de faire réfléchir les enfants sur « les conflits du beau et du bien dans les lettres et dans les arts », et de leur expliquer « pourquoi le bien doit toujours l'emporter [1] ».

1. Evellin, *op. cit.* — Cf. également : Balfour : *Les bases de la croyance.* — Robert de la Sizeranne : John Ruskin : *La religion de la beauté.* — Tolstoï : *L'art.* — Brunetière : *L'art et la morale*, etc...

CHAPITRE VII

Le Dilettantisme.

Pendant que naturalistes et esthéticiens, par des voies différentes, cherchaient à découvrir les sources du devoir, un groupe d'écrivains subtils faisait revivre, parmi nous, un jeu cher aux anciens Grecs, et dont le succès, assurément, a dépassé leur attente. Ce jeu est le *dilettantisme*. Tout de finesse et d'esprit, de souplesse et de ruse, son but paraît être, avant tout, d'étonner et de plaire : d'étonner par ses paradoxes, renouvelés sans cesse; de plaire par l'art exquis qu'il met à les vêtir. — Railler, sans amertume, ce que la foule admire, et louer, sans aigreur, ce qu'elle blâme et condamne; traiter avec un sérieux apparent les choses les plus frivoles, et,

sous une forme au moins légère, les choses les plus sérieuses; laisser entendre que l'on ne dit pas tout ce qu'on pense et que l'on ne pense pas tout ce qu'on dit; critiquer en louant; louer en critiquant; se moquer avec une bonhomie malicieuse et charmante des hommes et des choses; renverser une à une, avec toutes les nuances du respect, les idoles du jour, les croyances des uns et les certitudes des autres; — enfin, discrètement s'écarter des manières de penser du profane, en insinuant que rien ne mérite ici-bas ni l'amour, ni la haine, hormis, peut-être, la douce harmonie du Verbe... Tel est le jeu que les virtuoses du *dilettantisme* ont acclimaté parmi nous, nonobstant les colères des philistins moroses, ennemis nés de tout ce qui trouble leur béotique tranquillité.

*
* *

Quelles jolies choses nous devons à ces grands maîtres ironistes, et quels services ils nous ont rendus! — Nous leur devons, d'abord, les plus délicieux poèmes philosophiques : « ces beaux rêves par lesquels ils s'enchantent eux-mêmes » et nous enchantent, ces hypothèses si riches de

poésie, sur la nature et l'avenir des choses, sur la moralité et sur les arts [1]; — nous leur devons encore cette ample moisson d'œuvres où, d'une plume alerte et singulièrement pénétrante, sont analysées et jugées toutes les passions humaines et, notamment, l'amour sous ses aspects changeants, depuis l'amour vulgaire, impétueux et sensuel, jusqu'à l'amour maternel, fait d'espoir et de tendresse, jusqu'à l'amour mystique des solitaires « ivres de Dieu »; — nous leur devons ces critiques littéraires, toutes d'impressions personnelles et de notations aiguës, si fécondes toujours par les idées qu'elles suggèrent; — nous leur devons même, sur l'éducation, des livres dont un, au moins, durera autant que la prose française, nulle part l'âme de l'enfant n'ayant été effleurée d'une main aussi douce, nulle part ses sentiments indécis et fuyants n'ayant été décrits avec autant de sincérité moqueuse [2]. — En nous léguant ces œuvres ils ont fait plus encore : ils nous ont délivrés des enthousiasmes naïfs et des admirations béates que tant on nous

1. Conf. surtout les dialogues philosophiques de Renan : *l'Abbesse de Jouarre*, etc.

2. Conf. les romans d'Anatole France, ses critiques littéraires, *le Jardin d'Épicure* et principalement : *Le livre de mon ami.*

reproche! C'est, en effet, mortel pour l'enthousiasme de voir comment, sous leurs doigts, se transforment et se déforment nos célébrités les plus chères, pauvres baudruches dégonflées; comment aussi s'effrite promptement, tristement, le « vieux dogmatisme vermoulu » qui, malgré tout, abrite tant d'esprits sans malice! Et c'est ainsi que nous assistons à la ruine de tous nos systèmes les plus laborieusement édifiés; à l'évanouissement des doctrines les plus savamment défendues; que, des vieilles métaphysiques, « cathédrales désaffectées », il ne reste plus que poussière. — Tout alors nous paraît si fragile et si éphémère, « l'écoulement des opinions humaines » si rapide et si vain, qu'une mélancolie profonde nous envahit, doucement bercée par l'harmonie des phrases qui nous ont désabusés.

*
* *

Mais, nous l'avons remarqué, tout cela n'est qu'un jeu, un jeu dont les grands joueurs eux-mêmes ne sont pas dupes; un jeu auquel on se laisse prendre, comme à la musique des beaux vers, comme au chant d'un artiste; un jeu dan-

gereux aussi lorsqu'on veut s'y mêler sans préparation suffisante. C'est de là, en effet, que nous sont venus tous les faux dilettantes dont le monde fourmille. Et d'abord les philosophes de parade, petits Renans à chausses courtes, qui brûlent, à leur tour, de renverser leur « cathédrale métaphysique ou religieuse », de pourfendre leur système, de faire crouler leur doctrine. Ah! qu'il fait beau les entendre imiter la voix du maître en cherchant à détruire, sous leurs railleries accumulées, les arguments subtils des penseurs écoutés! Pendant toutes ces prouesses, on songe, malgré soi, à ce tableau d'un autre ironiste :

Un éléphant se balançait
Sur une toile d'araignée.

Et de fait, l'éléphant se balance et la toile ne rompt jamais. Puis c'est la légion des sous-Bergeret, rééditant les formules du Bergeret première marque : « Les opinions ne sont que des jeux de mots. Nos idées morales ne sont pas le produit de la réflexion, mais la suite de l'usage. La morale est la somme des préjugés de la majorité, *elle est indépendante des principes*.... Elle change sans cesse avec les moyens et les coutumes dont elle est la représentation frap-

pante et comme le reflet agrandi sur le mur... » Et ces autres encore : « La vertu est comme le vice, une nécessité qu'on ne peut éluder.... L'amitié n'est vraiment sûre que si elle s'ignore elle-même, et ne dépend pas de la raison.... » D'où cette conclusion d'une logique rigoureuse : « Je ne suis pas très éloigné de penser que la vie, telle du moins qu'elle se manifeste sur la terre, est l'effet d'un trouble dans l'économie de la planète, un produit morbide... un mal qui lui est particulier. Il serait désolant de penser qu'on mange et qu'on est mangé dans l'infini des cieux. » Et pendant qu'ils deviennent ainsi de dociles échos, ils ne remarquent pas le sourire moqueur de celui qui les inspire, ni tous les méchants tours qu'il laisse jouer à son héros : pauvre M. Bergeret[1] ! La vraie morale de l'auteur leur reste insoupçonnée. Enfin, plus bas, plus bas encore, bien bas, s'agitent, ravis d'eux-mêmes, tous les esprits frondeurs, pîtres du paradoxe, dont l'art unique est de contredire, d'affirmer quand les autres nient, de nier quand les autres affirment, de faire, en un mot, de l'opposition sans grâce, sans trêve, à tout propos,

1. Voyez *l'Orme du Mail* et *le Mannequin d'osier*.

surtout hors de propos, pour le simple plaisir de ne paraître pas penser comme la foule. Mais, est-ce bien encore du *dilettantisme*? Moins naïve qu'on le pense, la foule elle-même le conteste : aussi qualifie-t-elle ce jeu dégénéré d'un vocable plus expressif, quoique moins distingué[1].

*
* *

Cette influence toujours grandissante du dilettantisme sur nous, s'explique d'autant mieux

1. De ces sous-dilettantes, nous pouvons rapprocher encore tous les jongleurs de mots et de rimes qui semblent n'avoir vu dans le dilettantisme qu'un facile moyen d'étonner les âmes candides, de les scandaliser même, au besoin, et d'attirer sur eux l'attention du public. Comment interpréter autrement, par exemple, ces vers bien connus :

Qu'importe, si le geste est beau,
La semence que l'on égrène;
Qu'ivraie et froment dans la plaine
Germent quand vient le renouveau :
Qu'importe, si le geste est beau!

Si la rime est riche, qu'importe
Le Dieu que ta Muse a chanté?
Est-ce mensonge ou vérité,
Ris ou pleurs que ton vers apporte?
Si la rime est riche, qu'importe?

La Patrie est où l'on est bien;
Quel que soit le nom que l'on porte;
— La chose assez peu nous importe! —
Anglais, Français, Italien :
La Patrie est où l'on est bien!

Quelle joie nous causerions à l'auteur, si nous prenions au tragique cette plus ou moins spirituelle espièglerie!

que, né à notre époque, il en résume à la fois les qualités et les défauts. Les causes mêmes qui l'ont fait naître devaient en assurer le succès. En effet, l'application des méthodes scientifiques aux études de tout ordre; le recours incessant à l'analyse des faits, le renversement définitif de dogmes jusqu'ici jugés inébranlables, l'habitude de plus en plus générale de la réflexion et de la discussion, la liberté sans limite, en matière d'opinions, revendiquée par tous, avaient depuis longtemps préparé les esprits à ces négations audacieuses et à ses ruses de combat; en outre, la curiosité de plus en plus grande qu'éveillent les œuvres d'art, lorsqu'elles ne sont point banales, lui assurait d'avance les faveurs des lettrés. Le dilettantisme a donc simplement, par ses critiques, continué une tâche fort avancée déjà, mais il l'a continuée, — et c'est là son inappréciable mérite, — d'une main plus experte et plus souple, non plus en déployant l'appareil trop austère et parfois encombrant des savants et des philosophes, mais en dissimulant, comme tout bon joueur doit le faire, avec une habileté merveilleuse, ses moyens d'attaque les plus sûrs. De là son grand succès; de là aussi les dangers qu'il présente.

Le plus grave de ces dangers est de prêter trop aisément aux interprétations fantaisistes et d'être rarement compris, même de ceux qui l'admirent. La part considérable qu'il laisse à la critique, sa peur instinctive des affirmations catégoriques et la coquetterie jalouse avec laquelle il prend soin de se dérober lui-même aux questions indiscrètes, tout nous donne le change. Comment reconnaître exactement sa pensée vraie, au travers de tant de phrases émaillées d'allusions malignes, de comparaisons ingénieuses et pleines de sous-entendus? Qui pourrait être assuré de ne le point dénaturer et d'entrevoir sûrement entre les lignes l'opinion qui se dissimule? Aussi conçoit-on que son influence ait été très diverse sur les esprits de nos jours qui l'ont pris au sérieux, notamment sur les esprits jeunes qu'il devait nécessairement séduire. Des uns il a fait des sceptiques, rejetant avec force ce qu'ils avaient accepté, brûlant leurs anciens dieux et raillant, non sans amertume, leurs premières illusions envolées que nulle croyance salutaire n'est venue remplacer. Des autres il a fait des rêveurs et des mystiques, recrues inespérées pour les apôtres nouveaux de la morale esthétique. Ce qu'ils ont retenu des ouvrages des

maîtres, c'est que « la morale est indépendante des principes » et le bien, contingent, comme tout ici bas; c'est que nul ne saurait trouver « une ancre sûre où fixer enfin sa barque; » mais ils en ont retenu aussi les belles théories d'art; ils en ont emporté le culte de la beauté, un sentiment plus vif de l'idéal, un amour plus profond pour tout ce qui est ordre, perfection, harmonie; de là leur projet chimérique d'identifier l'art et la vie et de ressusciter, en les accommodant à notre siècle, les rêves de Platon et de tous les artistes incomparables que la Grèce antique a enfantés!

*
* *

Les conséquences du dilettantisme, dans l'enseignement, seraient beaucoup plus graves s'il parvenait à s'y glisser.

Ils sont nombreux, sans doute, ceux qui prennent encore au sérieux leur tâche, nous dirons même, avec eux, leur mission; qui s'intéressent aux enfants qu'on leur a confiés, s'affligeant de leurs tristesses, se réjouissant de leurs succès, et cela, très sincèrement; bien plus, qui se préoccupent de leur avenir et dépensent, sans

compter, leur savoir et leurs forces ; mais ils sont nombreux aussi ceux que ne visite point un tel enthousiasme. Pour enseigner avec fruit, il faut des convictions solides, et combien de convictions ont été ébranlées par les critiques des ironistes? Pour aimer son travail, il faut le croire utile, et l'on s'applique à nous montrer l'inanité de nos efforts ; pour être un bon éducateur, enfin, il faut une règle sûre de conduite, et l'on nous affirme que toutes les règles de conduite et tous les principes ne sont que préjugés. Dès lors, que peut-on bien attendre de maîtres qui sont séduits par ces doctrines et mettent le dilettantisme en pratique ; qui, par crainte du dogmatisme démodé, se comportent en sceptiques, se moquant et d'eux-mêmes, — ce qui est assurément leur droit, — et des fonctions qu'ils exercent, ce qui est moins excusable? Quelle action salutaire auront-ils sur leurs enfants ; quel bien pourront-ils leur faire? On répète de tous côtés qu'à l'heure où nous vivons, le pays a besoin d'hommes qui agissent et non qui rêvent, qui soient capables de vouloir et d'aller jusqu'au bout de leur volonté : or, est-ce le dilettantisme qui saura nous les donner? L'expérience chaque jour nous fournit la réponse. C'est pourquoi nous croyons prudent de mettre

en garde contre ce jeu dangereux les esprits non prévenus. Qu'ils l'abandonnent à ceux qui ont assez de loisirs pour en étudier les finesses et en bien pénétrer le sens. Ils ont, eux, mieux à faire : qu'ils cultivent leur jardin, bravement, courageusement et n'oublient jamais ce précepte de haute sagesse, à savoir que, dans l'enseignement, le septicisme des maîtres est plus dangereux encore que leur ignorance.

CHAPITRE VIII

Le devoir et l'intérêt.

A côté des morales naturalistes qui, sans cesse, se rajeunissent aux sources vives de la science, se développe de nos jours, comme nous l'avons montré, tout un groupe de morales rationalistes, esthétiques et mystiques, éprises d'un idéal de vie plus pur et plus parfait. Comme les religions qu'elles voudraient remplacer, plusieurs d'entre elles ont leurs grands prêtres, leurs conciles, leurs mandements officiels; elles ont même des fidèles : c'est pourquoi ceux qui s'indignent des empiètements de la science et de ses exigences toujours croissantes, peuvent se rassurer; ils sont nombreux encore, trop nombreux même à notre avis, les domaines de la pensée où son influence est encore ignorée.

De toutes ces morales, la plus célèbre et la plus digne, assurément, de l'être, c'est celle qui préconise le culte « du devoir pour le devoir ». On sait avec quelle force et quelle autorité elle fut exposée par Kant, et quelle haute idée elle nous donne de la personnalité humaine et du respect qui lui est dû; mais chez beaucoup de ses interprètes, plus ou moins fidèles, elle se traduit parfois en des formules si austères, si rigides, qu'elle déconcerte la raison et décourage les volontés les plus désireuses de bien faire.

En effet, le devoir nous est représenté souvent comme une obligation qui s'imposait *par elle-même*, sans condition, sans explication, sans motif; comme un impératif catégorique auquel il faudrait se soumettre sans lui demander ses titres. De telle sorte que nos actes ne seraient pas obligatoires parce qu'ils sont bons; mais seraient bons, parce qu'ils sont obligatoires. L'homme est comme le soldat à son poste : il n'a qu'à obéir à sa consigne; peu importe qu'il la comprenne [1].

1. Nous nous bornerons à signaler ici les discussions les plus intéressantes que cette théorie a soulevées entre nos philosophes contemporains : Janet : *La morale*, ch. II; — Renouvier : *La science de la morale* et : *Essais de critique, Psychologie*, t. III; — Pillon : *Critique philosophique*, 1875 et

Ce n'est pas tout : le devoir que l'on caractérise ainsi s'opposerait radicalement à l'intérêt et consisterait essentiellement dans le renoncement, l'abnégation, le sacrifice. — Par conséquent, celui-là seul est un être moral, au sens rigoureux du mot, qui est capable de s'oublier soi-même, d'imposer silence à ses inclinations personnelles et de se soumettre à la loi uniquement par respect pour la loi. Toute préoccupation étrangère, tout souci de notre intérêt propre, toute recherche d'un plaisir quel qu'il soit, enlève à notre conduite son caractère moral et son mérite : nos actes se trouvent viciés dans leur source même, c'est-à-dire dans l'intention d'où ils procèdent : nous ne sommes plus que des égoïstes. Ainsi, égoïste — et, probablement, blâmable aux yeux de ces moralistes, — est l'enfant qui travaille non par pur respect du devoir, mais pour mériter l'affection des siens, pour réussir dans ses études et en recevoir la récompense ; — égoïste et sans mérite est l'ouvrier, quelle que soit sa profession, dont l'ardeur est soutenue par la promesse d'un salaire et l'espoir d'un avancement ou d'une distinction

1876 ; — Fouillée : *Critique des systèmes de morale contemporains*, liv. III, p. 77 et suiv. (Paris, F. Alcan.)

convoitée; — égoïste est le savant qui se réjouit d'avance des découvertes qu'il pressent et de la gloire qui, peut-être, s'attachera à son nom; — égoïste, enfin, et platement égoïste, l'homme qui se dévoue à sa famille, à son pays, à l'humanité, avec l'arrière-pensée que son sacrifice lui sera compté un jour, sinon dans cette vie, du moins dans une vie meilleure. Tous ne sont que des « spéculateurs de vertu », suivant l'expression de M. Renan, et leurs bonnes actions, des placements intéressés!

*
* *

Telle est la morale que l'on nous prêche de différents côtés, que l'on prêche même à nos enfants non seulement dans certains lycées, mais encore dans nos plus modestes écoles primaires[1], et nous ne doutons pas qu'elle puisse produire des résultats heureux. Toute parole, toute doctrine propre à éveiller en nous des sentiments généreux et à modérer nos tendances égoïstes,

1. Nous avons sous les yeux plusieurs manuels de morale et d'instruction civique où seuls les actes de dévoûment et de désintéressement absolus sont représentés comme ayant une valeur morale. Que les enfants se laissent convaincre et nous aurons bientôt une abondante moisson de héros et de saints!

en fait, est salutaire. Il est bon de rappeler aux enfants et quelquefois aux hommes que ceux-là seuls sont grands qui sont capables, à un moment donné, de se dévouer, c'est-à-dire de penser moins à eux qu'aux autres, moins à la vie elle-même qu'aux raisons qui la rendent digne d'être vécue, mais, par excès de zèle, n'est-ce pas leur donner de la vertu et du devoir une idée bien étrange que de les opposer sans cesse à l'intérêt, en identifiant la moralité avec le désintéressement absolu?

Ce qu'on oublie, d'abord, c'est qu'il est tout à fait impossible à l'homme de s'abstraire de son moi. N'est-il pas évident que si nous ne nous aimions pas nous-mêmes, nous ne saurions aimer les autres? Supprimez le charme qui accompagne le dévoûment à nos semblables, l'obéissance à la loi, les sacrifices faits à la vérité et à la justice, et tous ces actes deviennent inexplicables : ils ne seraient pas accomplis, s'ils ne nous étaient pas en quelque façon agréables.

En second lieu, n'est-il pas arbitraire de soutenir que notre souci doit aller uniquement à nos semblables et que l'indifférence pour tout ce nous concerne est indispensable à la vertu? S'il est vrai, comme on l'admet d'ordinaire, que la

personne humaine a une valeur qui lui est propre, qu'elle est inviolable et sacrée, il doit être vrai également que nous devons la respecter et l'aimer partout où elle se trouve, en nous comme dans les autres. C'est là ce que Kant nous explique clairement dans sa maxime si souvent citée : « Traite toujours, nous dit-il, l'humanité *en toi* et dans les autres, non comme un *moyen*, mais comme une *fin*. » Remarquons bien qu'il nous conseille de songer à l'humanité qui est *en nous*, à la personne que nous sommes en même temps qu'à celles qui nous entourent. C'est dans le respect de nous-mêmes que toute règle de morale a sa racine; c'est à défendre notre propre dignité, à affranchir notre volonté raisonnable, à maintenir ses droits que nous devons nous appliquer avant tout, car c'est là notre premier devoir.

Toute autre manière de concevoir l'obligation morale est contradictoire et vaine. Voici, en effet, à quelle conclusion nous conduit la doctrine courante du sacrifice et du désintéressement : « Ma vie et mes biens, nous dit-on, ce sont-là des intérêts égoïstes, des choses viles, par conséquent, et je dois les sacrifier à autrui, parce que la vie et les biens d'autrui, ce sont là

des choses sacrées! Mais, d'autre part, votre vie et vos biens, à ce compte, ce sont là pour vous des intérêts égoïstes, et par conséquent des choses viles, et vous devez sans hésitation les sacrifier; les sacrifier à moi, par exemple, à moi qui pour vous représente autrui, à moi dont la vie et les biens sont et doivent être pour vous des choses sacrées! Il y a ainsi que mon intérêt se trouve être à la fois vil pour moi et sacré pour vous, et, réciproquement, que votre intérêt, qui doit être sacré pour moi, est pour vous, au contraire, vil! C'est-à-dire que la même chose est à la fois vile et sacrée. C'est pure contradiction [1]. »

Enfin, quelle idée nous autorise à mettre ainsi en opposition constante le devoir et l'intérêt ou, d'une manière plus précise, *notre* devoir et *notre* intérêt? Est-ce qu'ils ne parlent jamais même langage? Est-ce que, par nature, nécessairement ils s'excluent? Le prétendre, c'est faire violence au plus élémentaire bon sens. Lorsque je veille avec soin, par exemple, à l'éducation de mes enfants; lorsque je rends, dans la mesure de mes forces, service à mes semblables, il est évi-

1. Izoulet : *La cité moderne*, p. 416.

dent, — d'une évidence absolue, — que je remplis mon devoir et que je me rends service à moi-même. On répète souvent que la vertu, l'honnêteté, est la plus grande des habiletés, et l'on a raison ; la science prouve également chaque jour les liens d'étroite dépendance qui nous unissent les uns aux autres et la solidarité des intérêts ; serait-il donc impossible alors qu'en dernière analyse notre suprême devoir se confondît avec notre suprême intérêt [1] ? Cet accord, il est vrai, beaucoup le reconnaissent, parmi ceux qui défendent la doctrine du désintéressement, mais alors ils soutiennent que nous ne devrions jamais y songer en agissant. L'agent vraiment moral n'a d'autre préoccupation que d'obéir au devoir, toute considération utilitaire étant soigneusement écartée : il trouvera le bonheur sans doute, mais à la condition de l'avoir négligé : ce bonheur lui sera donné par surcroît. Qu'il soit possible à quelques âmes d'élite de s'élever à ces hauteurs, nous ne saurions le nier puisqu'on nous l'affirme ; mais combien aussi un tel effort doit être difficile ! Est-il bien sûr que, dans leur conduite, ces moralistes eux-mêmes

1. Cf. Belot : L'utilitarisme et ses nouveaux critiques : *Revue de métaphysique*, juillet 1894.

qui prêchent l'oubli de soi, tout en affirmant l'indissoluble union du bonheur et de la vertu, ne cèdent jamais, à leur insu, à cette espérance égoïste que leurs bonnes actions leur seront profitables? Au fond de toutes leurs actions, comme au fond de toutes les nôtres, n'y a-t-il pas toujours, plus ou moins dissimulé, plus ou moins inconscient, quelque sentiment égoïste? Et quand il en serait ainsi, le mal serait-il si grand? L'esprit vraiment religieux qui est soutenu, dans la pratique du bien, par l'espoir d'une récompense future; l'humanitaire qui se réjouit « à la pensée qu'il se survivra dans l'espèce enrichie de la part de bonheur qu'il aura contribué à lui procurer [1] », et qui puise dans cette satisfaction intime la force de se dévouer, seraient-ils donc sans mérite? Autant vaudrait nous dire de suite que le devoir est impraticable et renoncer à poursuivre des chimères.

*
* *

Mais si cette morale est à peine accessible à l'élite, comment le serait-elle à la foule, incapable

1. Cf. l'ouvrage si élevé et d'une inspiration si généreuse de M. E. Fournière : *L'idéalisme social* (Paris, F. Alcan).

de ces raffinements de conscience et de ces arguties de raisonnements? Au milieu des conflits de plus en plus tragiques que soulève la lutte pour la vie, allez donc prêcher le désintéressement absolu à ceux qui sont dans la misère et ne savent souvent, quand le soleil se lève, comment ils pourront gagner le pain de la journée! Le conseil serait d'une ironie cruelle et risquerait d'être mal accueilli.

Est-ce à dire que la foule soit inaccessible aux grandes idées, aux enthousiasmes féconds, aux sacrifices généreux? L'expérience, depuis longtemps nous a prouvé le contraire; mais, ici encore, lorsque la foule se dévoue, elle veut savoir pourquoi elle se dévoue, elle veut une raison à sa conduite. Pour qu'elle se sente obligée, il faut qu'elle comprenne l'excellence de son acte, qu'elle en voie l'utilité et la beauté. L'ordre auquel elle se soumet n'est donc pas un ordre sans condition et sans motif; c'est, au contraire, un ordre motivé, partant un ordre raisonnable. Des malheureux sont brusquement enveloppés par les flammes et sur le point de périr; les secourir est bien, est grand, est humain : donc les secourir est obligatoire, et aussitôt accourent les sauveteurs. Renverser,

comme on le fait, la proposition et dire que le dévoûment, dans ce cas, n'est bon que parce qu'il est ordonné, n'est-ce pas faire violence à la conscience et s'exposer à n'être plus compris?

En second lieu, ce que croit fermement la foule, ce que nous croyons tous, pour la plupart, nous-mêmes, c'est qu'il est de notre devoir, dans bien des cas, sinon toujours, de défendre notre intérêt, et de le défendre avec la dernière énergie. Agir autrement, ce serait méconnaître les exigences les plus légitimes de la dignité humaine, et tolérer, encourager peut-être, la violation du droit en notre personne. Nous doutons qu'il soit tout à fait sans reproche, celui qui, froidement, se désintéresse des biens qui lui sont dus et les laisse, sans protester, distribuer au premier venu et, quelquefois aussi, au dernier.

Ce qui, enfin, nous rend cette morale suspecte, c'est l'usage que, fréquemment, on en fait. Autrefois, pour endormir les colères du pauvre et lui faire oublier ses intérêts présents, on le berçait avec la promesse d'une vie future où le mal serait réparé : tôt ou tard la justice devait ainsi triompher [1]. Aujourd'hui, on paraît moins

1. P. Leroux : *Aux philosophes.*

compter sur l'efficacité de ces promesses à longue échéance; c'est pourquoi, changeant de méthode, on cherche à calmer et à endormir ceux qui se plaignent, en leur parlant avec onction des satisfactions de la conscience et des joies que procure le devoir accompli. A quoi bon réclamer sans cesse un salaire pour ses bonnes actions? Savoir qu'on les a faites, n'est-ce pas la plus douce, la plus enviable des récompenses? Quand ces exhortations viennent de personnes modestes qui, suivant le précepte du sage, « cachent leur vie »; qui, discrètement, remplissent leur tâche, dépensant autour d'elle, pour le bien de tous, sans ambition et sans bruit, leur fortune et leurs forces, nous ne pouvons pas ne pas être profondément édifiés, mais il en est autrement quand elles sont prodiguées par ceux dont tous les efforts ont été largement payés; qui n'ont laissé, dans le passé, aucune occasion de faire valoir leurs titres et de défendre... leurs droits. N'est-on pas autorisé dans ce cas, à se demander si cette prétendue morale sublime n'est pas simplement, pour ceux qui la préconisent, un moyen commode de gouvernement, le moyen d'apaiser les âmes simples et naïves, — peu redoutables, au demeurant, — et de mieux

satisfaire les intrigants et les habiles? Or, de telles subtilités sont inconnues à la vraie morale. Ce qu'elle exige, c'est qu'à l'usine, comme à l'atelier, comme partout, chacun soit traité suivant ses œuvres. Ce qu'il faut, c'est que tous, le manouvrier, comme l'ouvrier de la pensée, aient la certitude que leurs intérêts seront sauvegardés. Vouloir séparer ces intérêts du devoir et du droit, c'est folie, et c'est précisément parce que souvent on les sépare que l'ouvrier parfois se fâche et que ses maîtres sont en danger.

*
* *

Au point de vue spécial de l'éducation des enfants, la doctrine que nous examinons ici n'offre pas de moins graves inconvénients.

Il ne faut jamais parler aux enfants de choses qu'ils ne peuvent comprendre encore, et les habituer à jongler avec des mots qui ne peuvent être pour eux que des mots. Or, tous ceux qui connaissent nos enfants et qui ont vécu au milieu d'eux, savent combien ils sont incapables d'apprécier la sublimité de l'impératif catégorique. Par conséquent, demander qu'ils fassent

uniquement le bien pour le bien, les entretenir sans cesse de désintéressement, d'abnégation, de sacrifice, c'est prêcher dans le désert. Aussi plusieurs d'entre nous savent-ils, par expérience, que dans les leçons de morale, trop souvent, demandes et réponses ne sont que pur psittacisme. La vraie méthode à suivre est celle qui se conforme à l'évolution même de l'esprit de l'enfant, qui sait orienter vers le bien, graduellement, prudemment, ses multiples énergies; qui sait montrer surtout comment, dans la notion du devoir, se concilient notre intérêt personnel et l'intérêt de nos semblables [1].

1. Nous nous bornons ici à quelques indications très générales et partant très vagues, cette question ayant été traitée plus longuement dans notre étude sur l'*Éducation des sentiments*, ch. XXV : *L'amour du Bien* (Paris, F. Alcan).

CHAPITRE IX

L'individualisme.

Aux maladies que nous connaissons déjà : le Pessimisme, aujourd'hui presque oublié, le Dilettantisme et l'*Esthétisme*, jeux distingués d'esprits subtils ou simples attitudes de névrosés, il nous faut ajouter une maladie de plus : l'*Individualisme*, que, de toutes parts, les moralistes dénoncent [1]. Bien qu'elle soit fort ancienne, aussi ancienne sans doute que la vie en commun, les historiens affirment que, depuis Descartes, elle va s'aggravant, et qu'elle est, de nos jours, à l'état suraigu. « L'individualisme, écrivait récemment M. Brunetière, nous ne saurions trop le redire, est la grande maladie du temps pré-

1. Cf. Ziegler : *La question sociale est une question morale* (Paris F. Alcan); — Demolins : *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons*; — F. Desjardins : *Le devoir présent*; — Izoulet : *La cité moderne*; — L. Bourgeois : *La solidarité*; — Brunetière : *Après le procès*; — J. Paul Laffitte : *L'idée individualiste* (Revue Bleue, 30 avril 1898); — A. Darlu : *De M. Brunetière et de l'individualisme* (Revue de métaphysique et de morale); — H. Leroux : *Nos fils*, etc.

sent, non le parlementarisme ni le socialisme, ni le collectivisme. » Et cette opinion n'est point une opinion isolée; nous la retrouvons sous la plume d'un grand nombre d'écrivains français et étrangers, et M. Laffitte, l'un des plus judicieux et des plus sages d'entre eux, vient de la reprendre et de la faire sienne, après l'avoir longuement motivée. — Examinons donc, à notre tour, quels sont les caractères de ce mal endémique, de quelles causes principales il procède, et par quels remèdes il est possible de le combattre.

*
* *

Bien qu'il revête les formes les plus variées, on peut le caractériser, d'une manière générale, par la tendance qu'a chaque individu « à s'affranchir de toute autorité et à se considérer à la fois comme principe et comme fin dans la société dont il est membre ». — Or, pour savoir jusqu'à quel point cette tendance peut s'exalter et quelles conséquences elle entraîne, il suffit d'observer comment elle s'affirme chaque jour autour de nous.

— Elle apparaît déjà dans la famille, où nos fils et nos filles, de moins en moins obéissent,

n'ayant pour nos conseils qu'une déférence limitée, et elle se développe à l'école, où ne se nouent qu'avec peine les liens de la solidarité. Entre les hommes, c'est la lutte, sinon pour la vie, du moins pour les places et les couronnes, et l'on est effrayé en constatant que dans l'enseignement secondaire, par exemple, il se trouve des classes supérieures dont les trente ou quarante élèves vivent côte à côte, recevant la même instruction des mêmes maîtres, sans qu'aucune intimité s'établisse dans leurs rangs : hors du lycée ou du collège, ce ne sont plus que des étrangers qui passent les uns auprès des autres sans même se serrer la main.

Dans l'atelier, autant l'organisation matérielle est puissante, autant l'organisation morale est faible et chancelante. Patrons et ouvriers, au lieu de se considérer comme alliés et comme amis qui devraient se soutenir et se défendre, trop souvent se considèrent comme adversaires que l'on suspecte ou comme ennemis que l'on attaque.

Dans les sciences, dans les lettres et dans les arts, la critique règne en maîtresse, et cette critique revêt parfois une forme si aggressive, elle exerce son œuvre avec une complaisance si manifeste, qu'elle semble inspirée bien plus par

le secret désir de combattre un rival que par l'amour sincère de la vérité. On souffre de toute supériorité qui s'impose et, quand on désespère de pouvoir la surpasser ou l'égaler, on s'en venge en la dénigrant et en cherchant soi-même à se singulariser autrement. De là tant de nouveautés artistiques et littéraires qui, de tous côtés, nous encombrent, et dont les auteurs paraissent d'autant plus fiers que, conçues en dehors des règles, elles heurtent plus violemment le goût et le bon sens.

Enfin, dans la vie pratique, c'est « le coup de coude, au lieu du coup de chapeau », c'est l'affirmation de plus en plus irritante du moi, le mépris de plus en plus impudent de toutes nos vieilles traditions de bienveillance et de courtoisie. Au théâtre, en voyage, au temple même, c'est le meilleur siège que l'on dispute, même aux femmes, même aux enfants, à ceux qui sont les plus timides ou les plus faibles, et, dans cette lutte où triomphent le sans-gêne et l'égoïsme, — c'est-à-dire l'individualisme, — il est à remarquer que les plus ardents et les plus cyniques ne sont pas les hommes les plus âgés. — Ainsi, affaiblissement croissant du lien social; de tous côtés, « quelque chose qui se désagrège,

se divise, s'émiette, s'éparpille, jusqu'à ce que, — si la seule force des démocraties, l'opinion, ne réagit bientôt, — la société ne soit plus qu'une poussière balayée au premier souffle de didacture ou d'émeute [1]. »

*
* *

Ce tableau, d'ailleurs atténué, des méfaits qu'on reproche à l'individualisme, est malheureusement conforme à la réalité ; mais il importe,

1. M. J. Paul Laffitte, qui insiste avec force sur ce tableau, marque avec beaucoup de précision la différence qui existe entre l'*individualisme* qui est un défaut, et l'*individualité* qui est une qualité. « L'individualité, dit-il, est ce qui donne à l'être humain son caractère, ce qui fait qu'il pense par lui-même, qu'il se soumet volontairement à une règle, qu'il a le sentiment de sa liberté morale, qu'il agit suivant ce qu'il croit le meilleur et qu'il ne recule pas devant la responsabilité de ses actes, si bien qu'un homme, comme un peuple, vaut surtout par l'individualité. — Quant à l'individualisme, ce sera pour nous cette tendance de plus en plus dominante à juger toutes choses au point de vue particulier, à faire de l'individu le principe et la fin de l'ordre social, et, comme conséquence, à relâcher les liens, à désagréger les groupes, à affaiblir la notion de l'intérêt public, à discréditer les idées générales, si bien que le dernier mot de l'individualisme, c'est l'homme isolé devant la force ou le nombre tout-puissant. Nous pouvons ajouter que si la liberté grandit avec l'individualité, elle risque de périr par l'excès de l'individualisme. » — Quand on entend ainsi l'individualisme, — et Vinet l'entendait déjà ainsi, — on ne saurait donc soutenir que tous les coups portés contre lui atteignent en même temps la liberté. (Cf. A. Darlu, *op. cit.*)

croyons-nous, de n'en point exagérer la portée, et de ne point juger, par lui seul, comme on nous y invite parfois, du caractère français. Que nous ayons tous une tendance instinctive, excessive même, à nous affranchir de toute autorité, nul ne songe à le nier. Ne devons-nous pas, du reste, à cette tendance fort ancienne quelques-unes des plus belles conquêtes dont s'enorgueillit notre histoire? — Qu'il nous suffise de citer celle des libertés nombreuses dont nous jouissons aujourd'hui. — Toutefois, à côté de cette tendance, nous en avons une autre, également excessive et beaucoup plus fâcheuse, qui entrave à chaque instant la première, et enraye le progrès. Cette tendance est celle qui nous pousse à fuir toutes les carrières où il y a des chances à courir, où il faut faire preuve d'initiative, de courage et de persévérance. Par une contradiction étrange, nous avons constamment sur les lèvres les mots d'indépendance, de liberté, et d'égalité, et notre ambition suprême est de devenir des fonctionnaires! De là, cette avalanche toujours grossissante des candidats à la porte des administrations de l'État ou des autres administrations qui leur ressemblent! Et cependant la plupart des candidats savent com-

bien, dans un grand nombre de ces administrations, la vie est terne et plate, les occupations monotones, les règlements rigoureux; combien il est difficile d'y affirmer sa personnalité; combien il est difficile encore d'en sortir, pour essayer enfin ses forces, se ressaisir soi-même et tenter ailleurs la fortune.

On nous accuse, — toujours par excès d'individualisme, — d'être ambitieux outre mesure, et de rechercher avant tout les richesses qui confèrent tant de privilèges, et cette ambition nous n'avons pas le courage de la satisfaire, et cette richesse nous n'avons pas l'audace suffisante pour l'acquérir. — Tandis que l'Anglo-Saxon marche bravement à sa conquête, paie de sa personne, affronte tous les risques, nous nous bornons à entasser, au prix de mille privations, titres de rentes et obligations bien sûres, heureux d'aller à jour fixe et à heure fixe, toucher un coupon également fixe, avec l'espoir secret de quelques gros lot imaginaire! L'espoir du gros lot, et l'espoir de la retraite, voilà de quoi calmer les humeurs les plus bouillonnes des individualistes les plus endurcis. Ne soyons donc pas surpris si le commerce, l'industrie, l'agriculture restent encore délaissés, et si nos

possessions à l'étranger ne colonisent qu'avec peine [1].

On nous accuse, enfin, d'être frondeurs et l'on ne remarque pas combien le respect humain est encore puissant parmi nous. Ne sont-ils pas légion ceux qui redoutent l'opinion publique et, pour n'être point raillés de quelques-uns, font violence à leur conscience, affectant même publiquement des croyances ou des vices qu'ils n'ont pas? Beaucoup se targuent, bien haut, fanfarons et bravaches, snobs de toutes nuances, de leur entière indépendance, qui ne sont, au fond, que des timides ou des esclaves. C'est là, encore, l'une des maladies de notre siècle, peut-être de tous les temps, que l'on néglige trop de combattre.

*
* *

Ces faits nous aideront à mieux comprendre les vrais caractères de l'individualisme, si différent en France de ce qu'il est en Allemagne, en Angleterre et en Amérique. Parmi nous, il s'affirme plutôt par la manière de penser... et de parler que par la manière d'agir. Notre « ver-

1. Cf. Demolins, *op. cit.*, ch. I et IV.

tige » et notre « fringale » d'indépendance viennent plus encore de l'imagination que de la volonté. Pendant que notre esprit a la bride sur le cou, il semble que notre activité soit toujours en lisières : de là, ces luttes si curieuses qui se livrent en nous, ces batailles incessantes entre tendances contraires, les unes qui ne peuvent souffrir le moindre joug ni la moindre contrainte, les autres qui paraissent les rechercher; celles-ci qui nous retiennent au milieu de la foule dont les mœurs et les préjugés peu à peu nous gagnent, celles-là qui nous en écartent pour nous faire vivre d'une vie plus personnelle et plus pleine. Le fonctionnaire dont nous parlions tout à l'heure, n'en est-il pas la meilleure preuve? Il aime son bureau, car il y trouve le calme et la tranquillité, la sécurité pour le présent et des promesses pour l'avenir, mais il souffre de cette régularité qu'on lui impose, de ces règlements qui le dominent, de cette médiocrité qui l'enveloppe, et il s'en venge en critiquant, dès que l'occasion lui en est offerte, tout ce mécanisme compliqué dont il n'est qu'un rouage. On parle souvent des plaintes qu'élèvent les ouvriers contre les patrons qui les emploient : je doute qu'elles soient aussi fréquentes, aussi

acerbes, aussi violentes, que celles de tous ces « embrigadés » dont le sort cependant suscite tant d'envieux et de jaloux. Les adhésions de plus en plus nombreuses aux idées socialistes, et l'enthousiasme croissant que ces idées provoquent sont plus significatifs encore. Le socialisme n'est-il pas une critique souvent justifiée des abus et des privilèges; ne promet-il pas à tous un affranchissement prochain, une liberté plus grande, une indépendance plus complète? Ne s'annonce-t-il pas comme devant enfin briser toutes les chaînes que la Révolution a laissées subsister et toutes celles qui ont été forgées depuis pour entraver les travailleurs? S'il triomphe et rompt tous les vieux cadres qui nous enserrent et nous compriment, toutes les classes sociales dont les privilèges injustifiés inquiètent ou révoltent, est-ce que la volonté de chaque individu ne se trouvera pas fortifiée, plus maîtresse d'elle-même, sa dignité grandie? Voilà ce qui séduit l'esprit, l'attire et le fascine. — Mais, d'autre part, consultez, non les théoriciens du socialisme, ceux qui rêvent d'un idéal de justice et de fraternité, mais la foule qui les écoute, les applaudit et leur fait cortège; vous constaterez bien vite que beaucoup n'appellent de leurs

vœux ce nouvel état de choses que dans l'espoir d'une tranquillité plus grande, d'un travail moins fatigant et moins aléatoire, et surtout d'une responsabilité moins obsédante. C'est encore le mirage du fonctionnarisme qui les hante. Un labeur assuré par l'État, bien réglé, bien rémunéré, sans risques personnels à courir; un avenir confortable et paisible garanti à tous, sans qu'il soit nécessaire de songer soi-même à l'épargne, de s'ingénier pour produire mieux et plus vite, de prendre sur ses heures de repos pour mettre à l'abri sa vieillesse : telle est l'organisation qu'ils souhaitent[1]. — Ainsi entendu, le socialisme où se croisent tant d'aspirations diverses, nous offre-t-il cette organisation idéale que chacun doit appeler de ses vœux?

*
* *

Notre individualisme n'est donc, bien souvent, quoi qu'on en dise, qu'un individualisme avorté, et pour en découvrir la raison, il suffit de songer aux causes multiples qui l'ont fait naître.

1. Ce que nous critiquons ici, c'est simplement une *certaine conception* du socialisme et une enquête assez étendue nous a permis de constater que cette conception est celle d'un grand nombre.

Ces causes se divisent en deux classes comme les tendances contraires que nous avons signalées : celles qui contribuent à développer en nous l'indépendance de la pensée, ce que nous pourrions appeler l'*individualisme intellectuel*, et celles qui étouffent l'indépendance de la volonté, l'individualisme pratique. Les premières de ces causes ont été de nos jours clairement mises en lumière, mais il en est une sur laquelle il convient d'appeler particulièrement l'attention, car, en dernière analyse, elle comprend toutes les autres; c'est la confiance absolue que, depuis Descartes, on a dans la raison et la pratique généralisée du libre examen. Si, dans le domaine des faits, nous nous en remettons encore au jugement d'autrui, dans le domaine de la spéculation pure, nous voulons juger par nous-mêmes : nulle autorité devant laquelle nous nous sentions tenus d'abdiquer, « cela seul est vrai, pour nous, qui nous paraît évident ». De là, l'habitude que nous avons prise de soumettre à notre critique tous les systèmes : philosophiques, politiques ou religieux; de là, l'extension croissante des religions qui n'imposent aucun dogme et dont les pasteurs se bornent à guider les esprits, sans les contraindre, à réveiller le sentiment du « divin »,

tout en laissant à la conscience le soin de se prononcer en dernier ressort.

Voyons, du reste, ce qui se passe dans nos familles. Jamais les enfants n'ont joui d'une liberté de jugement aussi grande qu'à notre époque; jamais le droit de discuter sur tout et à propos de tout, de défendre tout haut leurs prétendues opinions, ne leur avait été aussi largement accordé. On se rappelle le pittoresque tableau que M. Legouvé nous a tracé de MM. les jeunes gens, du sans-gêne avec lequel ils traitent les croyances de leurs parents, de l'assurance avec laquelle ils défendent les leurs. Or, depuis que ces pages ont été écrites, je doute que les choses aient beaucoup changé. Il n'est donc point surprenant que, dans ces conditions, l'individualisme intellectuel se soit exacerbé.

Mais ici reparaît la contradiction perpétuelle qui se retrouve toujours au fond de notre conduite et de nos mœurs. Pendant que nous affranchissons la pensée de nos enfants, nous tenons le plus possible leur volonté au maillot. Nous craignons de peser sur leur conscience, d'enchaîner leur esprit, mais nous tremblons dès qu'il leur faut prendre une décision, faire preuve d'initiative, engager leur responsabilité. Notre

constante préoccupation est d'écarter de leur chemin les obstacles et la fatigue. Ont-ils des goûts aventureux, le goût des entreprises hardies et des voyages lointains? parlent-ils de nous quitter, d'aller aux colonies, et nous voilà aux champs! Par nos soucis de tous les instants, par nos conseils, par nos interventions continuelles, nous émoussons lentement leur énergie et leur virilité. A combien d'entre nous, les parents ont-ils eu le courage de dire : « A partir de tel âge, ne compte plus sur nous; il faut qu'un homme se suffise »? — Ce que les enfants entendent, au contraire, ce sont de longs propos sur leurs richesses futures, sur la nécessité de ne les point compromettre, de les accroître même par le traitement modeste d'un emploi bien paisible ou d'un mariage de raison! L'éducation est donc à la fois libérale et servile : elle fait des esprits frondeurs et des volontés sans ressort, des ergoteurs plutôt que des travailleurs, des critiques et des rêveurs plutôt que des hommes d'action.

*
* *

Par quels moyens remédier à ces défauts qui entraînent la désagrégation des groupes sociaux

et l'affaissement des caractères? — Suivant un certain nombre de penseurs contemporains, le premier et le plus urgent, ce serait de travailler au relèvement de la moralité, et, à cet effet, d'unir, dans une action commune, tous les hommes de bonne volonté, la question sociale leur paraissant avant tout d'*ordre moral et religieux*. Aussi, passant de la théorie à la pratique, ont-ils fondé une ligue d'un nouveau genre dont M. Desjardins est le porte-drapeau, la ligue des *Compagnons du devoir*. Leur ambition est de rapprocher, en dehors de toute secte et de tout parti, en vue seulement du bien général, ceux qui croient encore au devoir « et qui éprouvent le besoin d'un appui extérieur contre leurs passions ». C'est par l'âme et sur les âmes qu'ils veulent agir. « Nous ne combattons pas les maux, écrivent-ils, mais le mal. Notre principe, c'est la pacification de l'âme par une vie meilleure. » Aussi n'est-ce point une religion nouvelle qu'ils fondent, car ils engagent, au contraire, les croyants à rester chacun dans leur église; c'est une association plus vaste, plus large, plus tolérante, où peuvent se concerter et s'aider des hommes venus des points les plus divers. De cette communauté d'efforts, actuelle-

ment épars, doivent sortir « des hommes vraiment bons, spirituels, des saints », dont les tendances religieuses s'opposeront aux tendances sceptiques de la foule, dont le désintéressement et l'accord serviront de digue à l'individualisme qui nous envahit.

Une telle entreprise doit être jugée autrement que par un sourire. Tout effort généreux et sincère ayant pour but de montrer aux hommes un idéal élevé, de le leur faire aimer, de les aider à l'atteindre mérite le respect. Nul doute, d'ailleurs, que tout ce que l'on fait pour la moralité ne contribue à la paix, au bien-être et au progrès des sociétés. Toutefois, prenons garde de nous laisser duper en jugeant de l'efficacité de nos intentions d'après leur pureté. Le moyen qu'on nous propose est fort bon, mais nous doutons qu'il soit suffisant, et il semble bien que nos apôtres nouveaux en doutent comme nous. « L'œuvre que nous poursuivons, dit M. Desjardins, est si démesurée, qu'il ne faut pas attendre d'en voir un commencement de réalisation; mais cela ne change rien à notre devoir. Ce n'est *pas le succès qui est notre affaire.* » Il reconnaît, ailleurs, que malgré les milliers de prêtres dévoués qui ont semé aux quatre vents la bonne parole,

l'écart est toujours excessif entre l'idéal moral de la conscience et notre moralité effective. « La sagesse pure n'a point passé dans l'acte. » — S'il en est ainsi, et si nous nous refusons à admettre que « le succès ne soit pas notre affaire », ne nous faut-il pas logiquement reconnaître l'insuffisance de la morale qu'on nous prêche?

Cette morale nous paraît insuffisante surtout à cause de son manque de force et de précision. Les exhortations pieuses de ses apôtres nous inclinent vers un idéal qui reste trop dans le vague, et si elles touchent délicatement le cœur, elles n'éclairent pas suffisamment la raison. Elles conviennent, nous n'en doutons pas, admirablement aux âmes religieuses dont elles bercent les rêves; mais elles ne sauraient suffire à réveiller celles dont la foi est morte et à les pousser énergiquement à l'action. Il se pourrait même qu'elles ne fussent pas sans danger sur les âmes jeunes qui ont besoin, avant tout, de règle sûre de conduite, d'idéal bien défini, de raisons d'agir claires et impérieuses. Faire des saints est fort beau... mais ne tentons pas l'impossible : songeons d'abord à faire des hommes; le reste viendra, peut-être, par surcroît.

*
* *

Sans combattre cette union un peu mystique des âmes, que préconisent les Compagnons du devoir, d'autres philosophes plus pratiques cherchent à établir une union plus efficace et fondée sur des raisons plus accessibles à tous. Ils ne nient pas que la *question sociale* soit une *question morale*, mais ils croient fermement aussi que la *question morale* est inversement une *question sociale*. Pour se faire une idée exacte de ses devoirs et de ses droits, il faut savoir quels liens nous rattachent à la société, quels services nous en avons reçus, quelle est, partant, l'étendue de notre dette. Montrer à l'homme sa place dans l'organisme social, l'impossibilité où il se trouve de se suffire à lui-même, l'étroite solidarité qui existe entre tous; éveiller le sentiment de cette interdépendance, et des obligations qui en découlent : voilà la première tâche qui s'impose à ceux qui rêvent d'améliorer la société dont ils sont membres. Ce qui revient à dire encore que la question sociale est, en même temps, une *question d'éducation*.

Nous avons apprécié, ailleurs[1], cette conception du solidarisme et nous en avons montré tous les avantages : bien comprise et sagement appliquée, elle peut devenir un instrument puissant de relèvement social, mais à une condition, c'est qu'en exaltant les droits de la société, on ne méconnaîtra pas ceux de l'individu. S'il est vrai, en effet, que l'individu ne puisse rien sans la cité, il est vrai également que la cité ne vaut que par les individus qui la composent. C'est là ce que Vinet a bien mis en lumière : « La société ne doit pas oublier, dit-il, que toute respectable qu'elle est, l'homme ne fut pas créé exclusivement pour elle; qu'elle est aussi bien le moyen de l'individu que l'individu est son moyen; que la Providence, peut-être, a moins commis l'homme à la garde et au perfectionnement de la société, que la société à la garde et au perfectionnement de l'homme; que l'humanité n'est réelle et vivante que dans l'individu. C'est parce qu'on croit peu ou qu'on ne pense guère à l'avenir des individus, qu'on parle beaucoup de celui des sociétés; et la croyance vive, l'attente sérieuse d'un autre monde suffirait pour réveiller

1. Vid. sup. : *du Solidarisme.*

dans les âmes l'*individualité* qui s'éteint sans remède dans l'absence de cet immense intérêt[1]. » Ce qu'il importe, en outre, de bien comprendre, — et l'histoire, sur ce point, nous fournit les exemples les plus éloquents, — c'est que les progrès des nations, disons même de l'humanité, sont dus principalement à ceux qui ont su prendre conscience d'eux-mêmes, de leur personnalité, de leur dignité propre. C'est dans cette conscience plus encore que dans le sentiment de leur dépendance que les héros célébrés par Carlyle et Emerson ont puisé la confiance et l'énergie nécessaires pour accomplir leurs plus belles œuvres, celles qui ont changé la face du monde. Toute la difficulté est donc de reconnaître soi-même et de faire reconnaître aux autres ce qui est dû à chacun de nous, et ce qui est dû au groupe social[2]; quelles libertés sont légitimes et

1. Vinet. *Mélanges.*

2. Cette difficulté a été signalée par M. Darlu avec une rare précision et une grande éloquence : « Le problème de l'individualisme, dit-il, n'est qu'un cas particulier d'un problème infiniment plus général, à savoir le rapport de l'individuel et de l'universel, de la conscience et de la réalité... Nous ne sommes qu'un fil dans la toile immense qui se balance au vent du ciel, et cependant nous ressentons le mouvement de l'ensemble, et nous savons le ralentir ou l'accélérer. Un élément d'un tout qui conçoit le tout et agit sur le tout : voilà le fait essentiel qui se trouve au fond de toutes les

quelles autorités respectables, afin que chaque volonté s'exerçant dans son domaine, tende à son propre perfectionnement et au perfectionnement de tous, à l'union de plus en plus étroite de la nation et, « dans l'avenir, du genre humain[1] ».

questions philosophiques : le rapport de l'homme à Dieu, qui est le problème théologique; le rapport du moi et de la liberté avec les lois de la nature, qui est le problème psychologique; le rapport de l'individu et de la société, qui est le problème social; de l'individu et de l'État, ce qui est le problème politique et ainsi de suite. A ce point de vue, il apparaît de suite que l'individu et la société ne peuvent être séparés. L'individualisme pur qui rejetterait toute autorité sociale serait aussi absurde que l'atomisme en métaphysique; le socialisme pur qui rejetterait tout droit aux individus serait non moins chimérique. » *Op. cit.*

1. Qu'on nous permette de citer encore les conseils pratiques que, d'accord avec M. P. Laffitte, nous donne sur ce point M. Darlu : « Il faudrait, nous dit-il, l'action d'un esprit public, actif, énergique qui ferait équilibre à la liberté de penser, et réprimerait les écarts, les fantaisies, les opinions individuelles; des mœurs fortes et sévères qui contiendraient la liberté des relations privées; des habitudes enracinées de respect des lois et d'égard pour les droits du voisin; l'habitude du *fairplay* en toutes choses qui servirait de règle au sentiment de l'individualité (remarquons que l'auteur ne dit pas ici de l'individualisme); enfin des associations multipliées, professionnelles, patriotiques, charitables, religieuses, de jeu même, pour relier les individus les uns aux autres par mille liens de sympathie et de collaboration, croisés en tous sens autour de leurs cœurs. Et encore, ne faut-il pas oublier que, si nombreux et si forts que soient ces liens, la société a et aura toujours besoin d'être gouvernée, et d'avoir à sa tête des hommes de caractère qui maintiennent l'ordre public par l'application stricte et impartiale de toutes les lois, avec d'autant plus de soin que les libertés publiques seront plus grandes. »

*
* *

On voit, dès lors, dans quelle direction il convient d'orienter l'éducation de la jeunesse. Puisque la force et la grandeur des sociétés dépendent de la force et de la dignité des individus qui les composent, notre premier soin doit être de développer, par tous les moyens en notre pouvoir, le sentiment vif et profond de la personnalité. En effet, comme l'a dit excellement un philosophe contemporain, « c'est l'homme intérieur qui reste toujours, quoiqu'on veuille, au centre de la société, c'est à lui que doit aller l'effort de l'éducation [1]. » Il ne saurait donc être question d'en revenir à des procédés depuis longtemps discrédités, de violenter les consciences et d'enlever à nos enfants toute liberté de penser et de juger par eux-mêmes; seulement, n'oublions pas que « l'homme intérieur qu'il s'agit de former est un Français né aux dernières heures du XIX[e] siècle, citoyen d'une démocratie

1. Delbos, *Discours prononcé au concours général, 1898.* — « Ce qui fait plus que toute autre chose, dit dans le même sens M. Darlu, la force des sociétés, c'est la force morale des individus; ce qui est la moelle de leur être moral, c'est l'énergie intérieure de leur conscience. » *Op. cit.*

républicaine[1]. » Or, pour que ce Français puisse remplir utilement ses devoirs individuels et sociaux, pour qu'il puisse être utile à lui-même et aux autres, soutenir sans défaillance la lutte de plus en plus ardente qu'il lui faudra livrer, il est nécessaire que nous ayons le plus tôt possible préparé son adaptation au milieu où il doit vivre « par une initiation prudente mais résolue à la réalité contemporaine. » Depuis cinquante ans la situation économique et politique de notre pays s'est considérablement modifiée; il faut pour réussir des aptitudes nouvelles : plus d'énergie, plus d'initiative, plus de souplesse, plus de décision dans la conception et dans l'action. A mesure que l'évolution sociale s'accentue, la nécessité de se suffire à soi-même grandit. Nous pouvons de moins en moins compter sur nos parents et sur les richesses qu'ils nous laissent; c'est pourquoi il est urgent, dans la famille et à l'école, de donner à nos enseignements une forme et une tendance plus immédiatement pratiques, sans rien leur ôter, d'ailleurs, de leur élévation. Utilité et moralité sont deux termes qui

1. Léon Bourgeois : *Discours prononcé au concours général*, 1898. Le même orateur constate que l'éducation pour être vraiment efficace doit être *nationale*, *contemporaine* et *sociale*.

s'unissent, quoiqu'on en dise, au lieu de s'exclure; c'est pour l'avoir méconnu que tant de penseurs se sont égarés dans des chimères irréalisables, égarant à leur suite des légions de naïfs que leurs chimères avaient séduits. Aussi nous paraît-elle l'expression même de la sagesse cette conclusion de M. Demolins : « Il est écrit : Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front [1]. Cette parole est non seulement le fondement de la puissance sociale, mais encore le fondement de la *puissance morale*. Les peuples qui se dérobent par toutes sortes de combinaisons à cette loi du travail personnel et intense, subissent une dépression, une infériorité morale; ainsi le Peau-Rouge par rapport à l'Oriental; ainsi l'Oriental par rapport à l'Occidental; ainsi les peuples latins et germains de l'Occident par rapport aux peuples anglo-saxons [2]. »

1. C'est dans les contrées les plus pauvres de la France, celles dont les enfants, de très bonne heure, sont obligés de se suffire et même d'émigrer, que l'on rencontre la moyenne la plus élevée d'hommes arrivant, — et cela par leur seule énergie, — aux situations les plus enviables.

2. Pour combattre les défauts que nous avons signalés M. Demolins va prochainement inaugurer un nouveau système d'éducation parmi nous. Il est grandement à souhaiter que cette tentative réussisse, et elle réussira certainement si l'on n'oublie point les différences profondes qui existent, qu'il est même bon de conserver, en partie, entre les Français et les Anglo-Saxons.

CHAPITRE X

L'enseignement de la morale. Scrupule dangereux.

Pendant que nos philosophes « remettaient au creuset », suivant l'expression de l'un d'eux, nos vieux préceptes de morale, plusieurs éducateurs se préoccupaient de l'usage qu'on en doit faire dans l'éducation des enfants. Or, comme toujours, ou presque toujours, c'est du Nord que nous est venue, une fois encore, la lumière.

Tout le monde connaît l'extraordinaire théorie de Tolstoï [1] sur l'éducation des enfants. Partant de ce principe que la vérité absolue nous est à jamais interdite, il semble nous contester d'abord, même le droit d'enseigner. « Si, dans l'histoire

1. Voy. Tolstoï : *La liberté dans l'école.* — Vessiot : *Pages de pédagogie* (p. 203 et suiv.).

du savoir humain, dit-il, il n'est point de vérité absolue, si les erreurs vont se succédant l'une à l'autre, alors sur quel fondement forcer la jeune génération à s'assimiler des connaissances qui seront *certainement* reconnues fausses un jour? » Les mêmes raisons qui condamnent l'instruction, condamnent l'éducation, car le *bien* ne nous est pas mieux connu que le *vrai* : « Nous ne reconnaissons point à l'homme la possibilité de savoir ce qu'il faut à l'homme. » L'influence que les maîtres exercent sur les générations qu'on leur confie n'est donc, la plupart du temps, « que la résistance au développement d'une conscience nouvelle. C'est l'action forcée, violente, d'un esprit sur un autre, pour le façonner sur un modèle qui lui semble bon. C'est l'effort d'un individu pour rendre un autre individu tel qu'il est lui-même ». C'est pis encore, s'il faut en croire cette stupéfiante affirmation de Tolstoï : « Je suis persuadé que si le maître déploie parfois beaucoup d'ardeur dans l'éducation de l'enfant, c'est *uniquement* qu'au fond de cette tendance se recèle la *jalousie de la pureté de l'enfant et le désir de le rendre semblable à soi, c'est-à-dire plus dépravé.* »

C'est cette même théorie, atténuée, il est vrai,

et considérablement amendée, — car le bon sens français ne perd jamais complètement ses droits, même chez les tolstoïsants les plus fanatiques, — que l'on reprend de nos jours, en l'appuyant sur des raisons nouvelles. « Il faut le dire avec énergie, écrivait récemment un éducateur que je ne voudrais pas chagriner en le nommant : la famille *seule* a qualité pour former la conscience »; et ce jugement, il serait facile de le retrouver à peine dissimulé, dans les ouvrages de plusieurs de nos meilleurs maîtres. C'est donc à tous les instituteurs et à tous les professeurs, quels qu'ils soient, qu'ils refusent le droit de *former la conscience* de la jeunesse; et ce droit, ils le refusent pour deux raisons principales : — la première, c'est que l'âme de l'enfant est si malléable et si délicate qu'il est bien difficile d'agir sur elle sans la blesser; c'est que les moindres impressions reçues deviennent vite le germe d'habitudes qui iront se fortifiant sans cesse, de telle sorte que l'enfant, au lieu d'être une personnalité véritable, n'est plus qu'une résultante, un reflet des milieux où il a grandi; — la deuxième, c'est que nous ne sommes jamais absolument sûrs de bien comprendre le devoir, de nous en tenir, dans notre enseignement, aux idées et aux lois vraiment

universelles, de nous renfermer enfin dans les bornes permises. Au lieu de former la jeunesse, nous sommes donc continuellement exposés à la déformer; au lieu de créer des êtres libres et autonomes, à ne créer que des automates.

*
* *

Ce que vaut une pareille théorie, prise au pied de la lettre, nous n'hésitons pas à le dire, malgré l'autorité de ses défenseurs : elle est inapplicable, elle est illogique, et, de plus, elle est dangereuse.

Elle est inapplicable, car on ne trouvera jamais ni un père de famille ni un éducateur, vraiment dignes de ce nom, qu'elle puisse convaincre. Quel est celui d'entre nous qui, ayant des enfants, consentirait à les laisser se développer à leur guise, et, par crainte de fausser leur esprit, renoncerait à les instruire de leurs devoirs, à les blâmer lorsqu'ils s'en écartent, à les encourager lorsqu'ils les pratiquent; à ne jamais leur donner ni ordres ni conseils pour les amener à faire ce que nous jugeons bien, à fuir ce que nous jugeons mal? Tolstoï, d'ailleurs, a eu des fils et des filles, et nous vou-

drions savoir s'il a mis, avec eux, sa doctrine en pratique.

L'instituteur et le professeur ne peuvent pas plus que les parents renoncer à leurs droits de directeurs de conscience, et il semble bien que les maîtres dont nous critiquons ici les idées l'aient compris comme nous. Écoutons plutôt Tolstoï : « La tendance des parents à s'occuper de l'éducation des enfants est, dit-il, si naturelle, qu'on ne saurait la blâmer. » Mais il ne s'en tient pas là, et une fois engagé dans la voie des concessions, il nous accorde le droit d'élever non seulement nos propres enfants, mais encore *ceux des autres*, dans la religion que nous croyons juste. « L'instruction, qui a sa base dans la révélation divine, dont personne, écrit-il, ne saurait contester la vérité et la légitimité, doit être sans contredit, inoculée au peuple, et la *contrainte est légitime* dans ce cas, mais seulement dans ce cas. » Il va plus loin encore, et il reconnaît à l'État le droit de former les citoyens qui lui sont nécessaires. En effet, « sans les serviteurs du gouvernement, point de gouvernement, et sans gouvernement point d'État. » De telle sorte qu'après nous avoir, au point de vue théorique, contesté tous nos droits, on nous en confère, au

point de vue pratique, d'extrêmement étendus et que nous ne réclamions pas.

Hâtons-nous d'ajouter que les disciples de Tolstoï sont loin de le suivre jusque-là. Ils s'en tiennent aux principes qu'ils ont posés sans retour en arrière, condamnant fièrement le bon sens au nom de leur raison.

*
* *

En second lieu, cette théorie, avons-nous dit, est *illogique*. Que prouvent, en effet, ces scrupules, suivant nous, excessifs, et cette crainte obsédante d'outrepasser ses droits, sinon la conviction profonde que l'âme de l'enfant est chose inviolable et sacrée, que nous devons respecter en elle la personnalité humaine, comme nous devons la respecter en nous et dans les autres? Penser ainsi, n'est-ce pas implicitement admettre, comme règle de conduite, la formule célèbre de Kant : « Traite toujours l'humanité en toi et dans tes semblables, non comme un *moyen*, mais comme une fin? » — De ce principe impliqué dans les protestations qui précèdent, découlent logiquement des principes secondaires,

nets, rigoureux, précis et capables de nous guider dans notre œuvre. Le premier c'est que nous devons pratiquer la justice et la faire pratiquer le plus possible à nos enfants, la justice n'étant que le respect des droits d'autrui ; le second c'est que nous devons joindre à la justice, la charité, c'est-à-dire aimer assez ces personnalités naissantes qui nous sont confiées, pour travailler dans la mesure de nos forces à hâter leur éclosion, et à écarter tout ce qui pourrait leur nuire ; pour que, guidées et éclairées par nos paroles et nos exemples, elles en arrivent aussi à s'aimer et à se soutenir les unes les autres dans la lutte pour la vie. Dès lors, comment soutenir encore que notre conception du bien est purement imaginaire, que nous n'avons du devoir qu'une notion obscure et confuse, que « l'homme ne peut savoir ce qu'il faut à l'homme ? »

Ces principes sur lesquels repose toute morale sont non seulement clairs et précis ; ils sont, en outre, faciles à enseigner : il suffit pour cela de montrer aux enfants les liens étroits qui les unissent à ceux qui les entourent. Le jour où ils auront parfaitement compris les services rendus par leurs parents, par leurs maîtres, par leurs concitoyens, par tous les hommes qui pensent

et qui agissent; où ils seront convaincus de cette vérité capitale : que, par eux-mêmes, ils ne sont rien ou presque rien, et qu'ils doivent à la société, à l'humanité tout entière, — à l'humanité d'aujourd'hui et à l'humanité d'autrefois, — tous les biens dont ils jouissent, ce jour-là, ils deviendront charitables et justes. Est-ce à dire maintenant que nul doute ne viendra jamais effleurer leur conscience; qu'ils verront toujours et immédiatement quelle ligne de conduite il leur faudra tenir; que la loi morale, dans ses applications innombrables, n'aura plus d'obscurités? Évidemment non; mais ils auront pour les guider une règle générale qui leur sera d'un précieux secours dans tous les cas difficiles, et ils seront sûrs, en la suivant, de rester toujours honnêtes.

En lisant les objections accumulées avec tant de persévérance contre l'éducation morale, on songe malgré soi à ces casuistes d'un autre âge, qui semblaient prendre plaisir à discuter les cas de conscience embarrassants, à lutter de subtilité, à rechercher dans les actes les motifs et les mobiles les plus cachés, à dégager de leurs analyses je ne sais quel idéal de perfection, nuageux, inaccessible. Peut-être avaient-ils raison,

étant donnés les fidèles auxquels ils s'adressaient; mais l'âme de nos enfants est beaucoup moins compliquée, et la vertu ne saurait être pour eux un *sport*; beaucoup moins compliquée est également la vie qu'ils auront à vivre, et c'est à cette vie que nous devons les préparer. Du moment que l'on reconnaît les principes dont nous venons de parler : à savoir la dignité de la personne humaine et l'obligation de la respecter et de l'aimer, on doit reconnaître par là même qu'il est de notre devoir de veiller sur la conscience de nos enfants et de songer à leur éducation.

*
* *

Enfin nous soutenons que les adversaires de l'éducation morale, en contestant nos droits sur les enfants, poursuivent une œuvre *dangereuse*. Elle est dangereuse, en premier lieu, pour toutes les écoles qu'elle prive de leur moyen d'action le plus puissant. Il est vrai que beaucoup de familles, en nous confiant leurs fils et leurs filles, nous demandent, avant tout, de les instruire; mais n'est-il pas vrai également que le plus grand nombre d'entre elles nous deman-

dent davantage, nous prient même parfois, — et l'on sait avec quelle insistance, — de leur suggérer, comme elles disent, « de bons principes », de former leur cœur en même temps que leur esprit, de les suppléer, en un mot, dans cette mission moralisatrice, autant qu'il est possible? Nous faudrait-il donc, à ces demandes pressantes, répondre par des refus, et au nom de je ne sais quels scrupules naïfs, laisser échapper les meilleures occasions de nous rendre utiles? Une fois de plus, par amour d'un mieux chimérique, nous aurions laissé échapper le bien.

Leur œuvre est, en outre, dangereuse pour la jeunesse. Que deviendront, en effet, tous ces enfants auxquels vous ne voulez plus servir de directeurs de conscience? Quelques-uns seront formés encore, et très bien, par leurs parents; mais beaucoup, dont le milieu familial n'est point exemplaire, resteront exposés à toutes les suggestions fâcheuses du dehors et à tous les conseils les plus pernicieux. Les méchants qu'ils rencontreront seront moins scrupuleux que nous, soyons-en sûrs; ils poursuivront, eux aussi, leur œuvre et ils la poursuivront avec d'autant plus de succès que nos élèves seront désarmés. Aussi, combien ils nous paraissent plus sages ceux qui,

au lieu de nous parler sans cesse des responsabilités que nous encourons en nous faisant les interprètes du devoir, cherchent à opposer à la ligue des malhonnêtes gens, la ligue des gens honnêtes, ligue vivante et agissante. C'est aux premiers rangs de ces lutteurs convaincus que nous devons nous placer, au lieu de nous immobiliser dans une inertie excessive et qui confine à la lâcheté.

Enfin, restreindre, comme on le fait, les droits de l'éducateur est dangereux pour le pays. Une nation n'est forte que lorsqu'elle est unie et poursuit un même idéal. Or, cet idéal il nous appartient, quoi qu'on en dise, de le dégager, de le faire aimer et comprendre et d'inspirer l'énergie capable de le réaliser. Quant aux scrupules qui pourraient nous rester encore, dans certains cas, nous avons un moyen pratique et excellent de les faire disparaître. Demandons-nous si nous consentirions à soumettre au jugement de tous les hommes honnêtes nos actes et nos paroles; si les conseils que nous donnons dans nos classes nous les donnerions sincèrement, dans la famille, à nos propres enfants. La réponse est-elle négative? Abstenons-nous; est-elle affirmative, au contraire, agissons sans crainte, nous faisons le bien.

*
* *

Ces conclusions, j'en suis persuadé, réuniraient la presque unanimité des suffrages. Plus que jamais, on s'accorde à reconnaître que « l'instruction qui n'aboutit pas à une éducation est plus dangereuse qu'utile à l'ordre social; » et que « la première chose que le bon sens indique qu'il faudrait faire, c'est de former des éducateurs ». Mais si l'on s'accorde sur l'exercice de ces droits, disons même de ces devoirs, on s'accorde moins aisément sur les moyens de les pratiquer. Soyez moralistes, formez la conscience de nos enfants, écrivait l'un des maîtres que préoccupent vivement ces problèmes relatifs à l'éducation, mais n'oubliez jamais que « l'État, et, par suite, ceux qui parlent en son nom, ne peut être, sans violer la liberté de conscience, ni spiritualiste, ni matérialiste, ni panthéiste, ni déiste, ni théiste, ni athée! » Si l'un de nous encourt l'une ou l'autre de ces épithètes, il ne remplit plus son devoir et doit être blâmé; nous sommes des théologiens ou des métaphysiciens, — ce qui ne vaut guère mieux, — partant des

maîtres dangereux! L'éducateur idéal est celui qui reste neutre entre tous ces sytèmes, c'est l'éducateur auvergnat! Cette règle absolue que quelques-uns voudraient inscrire en tête de nos nouveaux programmes, ils la justifient, il est vrai, à l'aide de deux principes non moins absolus : le premier, c'est qu'en remplissant sa tâche, « le maître ne doit jamais être contraint de parler contre sa conscience »; le second, « c'est qu'il doit toujours respecter celle de ses élèves et les opinions de leurs parents ».

J'ai tenu à citer textuellement ces formules afin d'être bien sûr de n'en pas altérer le sens. Voyons quelles en sont les conséquences au point de vue de l'enseignement, et quelle situation toute spéciale elles créent à l'universitaire. Ce qu'on nous demande, avant tout, c'est de devenir, plus encore que par le passé, des éducateurs, c'est-à-dire, si j'entends bien le mot, des maîtres inspirant à leurs enfants l'amour du bien et du devoir, se dévouant, pour en faire des hommes utiles et honnêtes. Or, comment atteindre ce but en gardant cette sainte neutralité qu'on nous impose? Admettons, pour un instant, que le maître, — on en trouve encore, paraît-il! — croie à la liberté, et dise à ses élèves qu'il dépend

d'eux de choisir entre le bien et le mal et de pratiquer l'un ou l'autre; et aussitôt les matérialistes, panthéistes, déterministes, auront le droit de protester : « Vous enseignez à nos enfants, diront-ils, des théories contraires à nos convictions les plus profondes; vous faites de la métaphysique, peut-être sans le savoir, mais vous en faites, contrairement à nos conventions, et nous nous y opposons. » Ces plaintes seront justifiées, et l'instituteur n'aura qu'à se soumettre ou à se démettre. Supposons, au contraire, que ce soit le maître qui considère la croyance à la liberté comme une illusion, et tous ses auditeurs comme des automates dont les actes sont fatalement déterminés : quel langage tiendra-t-il dans sa classe, lorsqu'il exposera les principaux devoirs de la morale? Évidemment, il lui faudra une très grande habileté pour ne blesser jamais ni ses convictions, ni celles des parents qu'il représente. On m'objectera qu'il n'est pas besoin de recourir à la métaphysique pour établir les grands principes de notre conduite; je l'admets volontiers; mais ce qui est incontestable, c'est que, de ces principes, qu'on le veuille ou non, découle toute une métaphysique : donc la neutralité dont on nous parle est irréalisable. Nous pourrions faire

naturellement les mêmes remarques à propos du devoir, du mérite et de la vertu.

Peut-être, cependant, se trouvera-t-il un maître assez habile pour tourner ces difficultés dans les leçons qu'il fait à ses élèves, mais lorsque des questions de toutes sortes lui seront adressées sur ces sujets scabreux, comment pourra-t-il, sans péril, y répondre d'une manière satisfaisante? De plus il a des textes à expliquer, des fables de La Fontaine, des morceaux choisis de Bossuet, de Racine et de Corneille..., où les mots d'immortalité, de Dieu, de Providence reviennent à chaque instant. Devra-t-il donc, pour rester fidèle à sa consigne, soit refuser de répondre aux interrogations de ses élèves, soit se borner à leur faire connaître, à propos de l'immortalité, par exemple, les sens différents qu'on attache à ce mot? Car remarquons bien que, pour être vraiment neutre, il doit exposer avec la même impartialité la définition des spiritualistes et celle des panthéistes, qui sont loin de se ressembler. En vérité, ce sont là bien des obstacles, et nous nous demandons si le plus sage ne serait pas encore de rayer, une bonne fois pour toutes, ces termes embarrassants de notre vocabulaire et de ne plus introduire dans les classes que des textes

expurgés. Si c'est là le procédé recommandé, qu'on nous avertisse et qu'on se hâte de composer des éditions nouvelles.

Mais, examinons de plus près les principes sacrés que l'on prétend sauvegarder. « Le premier, nous dit-on, c'est que l'éducateur ne saurait être astreint à enseigner des choses auxquelles il ne croit pas. » Je ne sais si ceux qui le défendent en voient bien toutes les conséquences; s'ils entendent dire simplement qu'un maître enseigne mal, lorsqu'il n'est pas convaincu, rien de plus juste, sans aucun doute, mais telle n'est pas évidemment leur pensée; elle est plus générale et porte plus haut. Alors nous nous demandons quel enseignement pourra donner un maître qui, par exemple, ne voit dans l'idée de Patrie et dans les sentiments qui l'accompagnent, qu'un reste de superstition dangereuse qu'il importe de combattre, ou qui considère la propriété individuelle comme illégitime et comme un obstacle qu'il faut à tout prix supprimer? En raisonnant ainsi on pourrait tout justifier. On voit que, pris au pied de la lettre, le prétendu principe qu'on invoque n'est qu'une grossière erreur. Il est des institutions et des lois sans lesquelles une société ne saurait pros-

pérer et vivre; si un maître ne les accepte point, s'il n'est pas résolu à les faire aimer et à les défendre, il n'a qu'à aller chercher fortune ailleurs.

Le second principe « qu'il ne faut jamais rien dire qui puisse blesser les convictions, sinon des élèves, du moins de leurs parents », est tout aussi insoutenable. *En fait*, d'abord, la chose est impossible. Il nous sera facile, sans doute, de ne rien avancer qui blesse leurs croyances religieuses, s'ils en ont, mais comment éviter de froisser, par exemple, les croyances politiques de tous? Pas un instituteur qui ne représente la République comme le gouvernement légitime du pays : est-il sûr qu'en le faisant, il agrée à tout le monde? En outre, *en droit*, la chose n'est pas exigible. On ne peut demander au maître de respecter des opinions dangereuses pour la société ou pour la moralité, alors même qu'il les saurait professées par un grand nombre de ceux dont il élève les enfants.

*
* *

On comprend quel est le danger de ces formules toutes faites dont on abuse, et qui, par-

fois, en imposent. Nous sommes persuadé que ceux qui s'en servent d'ordinaire y voient moins de malice, mais il n'en est pas moins vrai qu'elles prêtent à tous les malentendus. Ce qu'il y a de plus fâcheux encore, c'est que leurs défenseurs pensent servir la cause de la liberté de conscience, quand, en réalité, ils lui nuisent; ils croient être libéraux, quand ils ne sont qu'intolérants; ce qu'ils ne voient pas, c'est qu'à limiter ainsi la tâche du maître, en lui montrant de toutes parts des pièges et des chausse-trapes, on le paralyse ou on l'exaspère. Au lieu d'insister ainsi sur ce qui lui est défendu, qu'on insiste, de préférence, sur ce qui lui est imposé par la tâche même qu'il a acceptée, sur le but qu'il doit poursuivre, et sur les moyens de l'atteindre, sans tracer cependant de règles absolues. Que l'on s'informe moins des diplômes qu'il possède que de son honnêteté, de son zèle, de son tact, de sa bonne foi. S'il réunit ces qualités, soyons sans crainte : son œuvre sera bonne et féconde.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS..... V

CHAPITRE I

La science et la morale.

Moralistes et savants. — Comment la science contribue au triomphe de la vérité et au progrès de la moralité. — Vaines promesses que l'on a faites en son nom. — Limites de son domaine. — Comment doivent s'unir la science et la morale. — Opinion de M. Boutroux... 1

CHAPITRE II

La morale sans liberté.

Le déterminisme psychologique et le libéralisme social. — La liberté est-elle nécessaire pour rendre compte des idées morales et des sentiments qui les accompagnent. — Part de vérité contenue dans la thèse des déterministes. — Contradictions que cette thèse renferme. — Ses dangers au point de vue de l'éducation. 16

CHAPITRE III

La morale sans obligation.

Théorie de Guyau. — Comment il explique le sentiment de l'obligation, le dévouement et le sacrifice. —

L'amour du risque physique et l'amour du risque métaphysique. — Supériorité de cette théorie sur toutes les théories naturalistes antérieures. — Ses lacunes..... 29

CHAPITRE IV

Le solidarisme.

Pierre Leroux et sa théorie de la solidarité. — De la solidarité physique, intellectuelle et morale. — Thèses de MM. Izoulet et Léon Bourgeois. — Justice, charité et solidarité. — Valeur du solidarisme au point de vue de l'éducation nationale. — Nouvelle analyse de l'idée de solidarité : Elle implique à la fois justice et charité..... 44

CHAPIPRE V

Le pessimisme.

Origines du pessimisme en France. — Les critiques de la première heure. — Causes véritables qui en ont favorisé le succès. — Pessimistes et struggleforlifers..... 66

CHAPITRE VI

La morale esthétique.

La morale contemplative et les nouveaux fakirs. — La morale esthétique proprement dite. — Son rôle dans l'éducation. — Opinion de M. Evellin. — Insuffisance de cette morale..... 83

CHAPITRE VII

Le dilettantisme.

Ses caractères. Services qu'il a rendus. — Les sous-dilettantes et les sous-Bergeret. — Causes qui ont préparé le dilettantisme. — Des dangers qu'il peut offrir. 101

CHAPITRE VIII

Le devoir et l'intérêt.

La morale du devoir pur : l'impératif catégorique. — Théorie du désintéressement absolu. — Elle est contradictoire et impraticable, même pour l'élite. — Pour la foule elle est inintelligible et dangereuse. — Sa valeur au point de vue de l'éducation..... 113

CHAPITRE IX

L'individualisme.

Ses caractères : Ses principales manifestations dans la famille, dans la société, dans les sciences, les lettres et les arts. — Tendances contraires à l'individualisme : le fonctionnarisme. — Opposition manifeste entre l'indépendance de la pensée et la servitude de la volonté : causes de cette opposition. — Moyen de la faire disparaître : M. Desjardins et les Compagnons du devoir; M. L. Bourgeois et le solidarisme; M. Demolins et les Anglo-Saxons..... 127

CHAPITRE X

L'enseignement de la morale.

Tolstoï et les tolstoïsants. — La théorie du laisser-faire et les droits de l'enfant. — Cette théorie est inapplicable, illogique et dangereuse. — La neutralité à l'école..... 151

520-05. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 4-05.

BIBLIOTHEQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMP[illegible]

Volumes in-16, chaque vol. broché : 2 fr. 50

EXTRAIT DU CATALOGUE

J. Stuart Mill.
Auguste Comte. 6e édit.
L'utilitarisme. 3e édit.
Corresp. avec G. d'Eichthal.

Herbert Spencer.
Classificat. des sciences. 8e éd.
L'individu contre l'Etat. 6e éd.

Th. Ribot.
La psych. de l'attention. 8e éd.
La phil. de Schopen. 10e éd.
Les mal. de la mém. 17e édit.
Les mal. de la volonté. 20e éd.
Mal. de la personnalité. 11e éd.

Hartmann (E. de).
La religion de l'avenir. 6e éd.
Le Darwinisme. 8e édit.

Schopenhauer.
Essai sur le libre arbitre. 9e éd.
Fond. de la morale. 8e édit.
Pensées et fragments. 19e éd.

L. Liard.
Logiciens angl. contem. 3e éd.
Définitions géomét. 3e éd.

Naville.
Nouv. classif. des scienc. 2e éd.

A. Binet.
La psychol. du raisonn. 3e édit.

Mosso.
La peur. 3e édit.
La fatigue. 5e édit.

G. Tarde.
La criminalité comparée. 5e éd.
Les transform. du droit. 4e éd.
Les lois sociales. 4e éd.

Ch. Richet.
Psychologie générale 6e éd.

Bos
Psych. de la croyance. 2e éd.

Guyau.
Genèse de l'id. de temps. 4e éd.

Tissié.
Les rêves. 2e édit
Les rêves. 2e édit

J. Lubbock
Le bonheur de vivre. 2 v. 5e éd.
L'emploi de la vie. 5e édit.

Queyrat
L'imagination et ses variétés chez l'enfant. 3e éd.
L'abstraction dans l'éduc.
Les caractères et l'éducation morale. 2e éd.
La logique chez l'enfant. 2e éd.
Les jeux des enfants.

Wundt.
Hypnot. et suggestion. 3e éd.

Fonsegrive.
La causalité efficiente.

Guillaume de Greef.
Les lois sociologiques. 3e édit.

Gustave Le Bon.
Lois psychol. de l'évolution des peuples. 7e édit.
Psychologie des foules. 9 éd.

G. Lefèvre.
Obligat. morale et idéalisme.

E. Durkheim.
Règles de la méth. soc. 3e éd.

P.-F. Thomas.
La suggestion et l'éduc. 3e éd.
Morale et éducation. 2e éd.

Mario Pilo.
Psychologie du beau et de l'art.

R. Allier.
Philos. d'Ernest Renan. 2e édit.

Lange.
Les émotions.

E. Boutroux.
Conting. des lois de la nature.

L. Dugas.
Le psittacisme.
La timidité. 3e édition.
Psychologie du rire.
L'absolu.

C. Bouglé.
Les sciences soc. en Allem.

Max Nordau.
Paradoxes psycholog. 5e édit.
Paradoxes sociolog. 4e édit.
Génie et talent. 3e édit.

J.-L. de Lanessan.
Morale des philos. chinois.

G. Richard.
Social. et science sociale. 2e éd.

F. Le Dantec.
Le déterminisme biol. 2e éd.
L'individualité 2e éd.
Lamarckiens et Darwiniens. 2e éd.

Fiérens-Gevaert.
Essai sur l'art contemp. 2e éd.
La tristesse contemp. 4e éd.
Psychologie d'une ville. 2e éd.
Nouveaux essais sur l'art contemporain.

A. Cresson.
La morale de Kant 2e éd.
Le malaise de la pensée philosophique.

J. Novicow.
L'avenir de la race blanche.

G. Milhaud.
La certitude logique. 2e éd.
Le rationnel.

F. Pillon.
Philos. de Ch. Secrétan.

H. Lichtenberger.
Philos. de Nietzsche. 8e édit.
Frag. et aphor. de Nietzsche.

G. Renard.
Le régime socialiste. 5e édit.

Ossip-Lourié.
Pensées de Tolstoï. 2e édit.
Nouvelles pensées de Tolstoï.
La philosophie de Tolstoï.
La philos. sociale dans Ibsen.
Le bonheur et l'intelligence.

M. de Fleury.
L'âme du criminel.

P. Lapie.
La justice par l'Etat.

G.-L. Duprat.
Les causes sociales de la folie
Le mensonge.

Tanon.
L'évolution du droit. 2e éd.

Bergson
Le rire. 3e éd.

Brunschvicg.
Introd. à la vie de l'esprit. 2e éd.

Hervé Blondel.
Approximations de la vérité.

Mauxion.
L'éducation par l'instruction.
La moralité.

Arréat.
Dix ans de philosophie.
Le sentiment relig. en France.

Fr. Paulhan.
La fonction de la mémoire.
Psychologie de l'invention.
Les phénomènes affectifs. 2e éd.
Analystes et esprits synthétiq.

Murisier.
Malad. du sentim. relig. 2e éd.

Palante.
Précis de sociologie 2e édit.

Fournière.
Essai sur l'individualisme.

Grasset.
Limites de la biologie. 2e éd.

Encausse
Occult. et Spiritual. 2e éd.

A. Landry
La responsabilité pénale.

Sully Prudhomme et Ch. Richet
Probl. des causes finales. 2e éd.

E. Goblot
Justice et Liberté.

W. James
La théorie de l'émotion.

J. Philippe.
L'image mentale.

M. Boucher
Sur l'hyperespace. le temps, la matière et l'énergie.

Coste.
Dieu et l'Ame. 2e édit.

P. Sollier.
Les phénomènes d'autoscopie.

Roussel-Despierres
L'idéal esthétique.

J. Bourdeau
Maîtres de la pensée contemp.
Socialistes et sociologues.

C.-A. Laisant.
L'éduc. fondée sur la science. 2e éd.

Romaine Paterson.
L'éternel conflit.

A. Réville.
Dogme et divinité de J.-C. 3e éd.

M. Jaëll.
La musique et la psychophysiologie.
Mouvements artistiques.

Fouillée.
Propriété soc. et démocratie.

A. Bayet.
La morale scientifique.

G. Geley.
L'être subconscient.

Imp. Paul Brodard. — 6-05. Conformément à la loi